



# ALBERT SPAGGIARI

**SANS ARME  
NI HAINE  
NI VIOLENCE**

un film de  
**Jean-Paul Rouve**

avec en exclusivité  
les interviews de

**Jean-Paul Rouve  
Alice Taglioni  
Gilles Lellouche**

et tout ce que vous  
devez savoir sur

**ALBERT SPAGGIARI**



Avec les chaussettes Clément Romain  
On ne transpire pas, on se sent bien!

# ALBERT SPAGGIARI



Elia Films  
et Vertigo Productions  
présentent

**SANS ARME  
NI HAINE  
NI VIOLENCE**  
UN FILM DE  
JEAN-PAUL ROUVE

AVEC  
JEAN-PAUL ROUVE  
ALICE TAGLIONI  
GILLES LELLOUCHE

DURÉE : 1H28  
**SORTIE LE 16 AVRIL**

Distribution :  
Mars Distribution  
66, rue de Miromesnil  
75008 Paris  
Tél. : 01 56 43 67 20  
Fax : 01 45 61 45 04

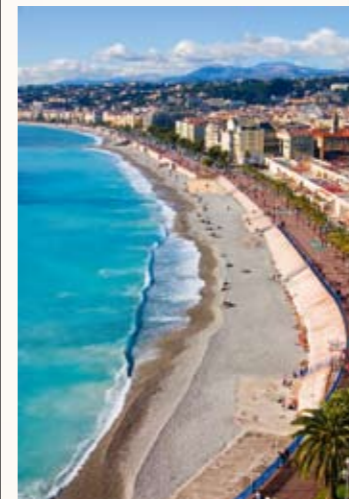
Presse : BCG  
Myriam Bruguière  
Olivier Guigues  
Thomas Percy  
23, rue Malar  
75007 Paris  
Tél. : 01 45 51 13 00  
Fax : 01 45 51 18 19

STILIZO CONCEPTION GRAPHIQUE BM ET JPR

ÉDITO 3

## CULTURE

SYNOPSIS 16



## LES GENS

ENTRETIEN AVEC  
JEAN-PAUL ROUVE  
coscénariste  
réalisateur  
acteur 4

BIOGRAPHIE DE  
ALBERT SPAGGIARI 15



ENTRETIEN AVEC  
ALICE TAGLIONI  
actrice 31

ENTRETIEN AVEC  
GILLES LELLOUCHE  
acteur 40

ENTRETIEN AVEC  
BENOÎT GRAFFIN  
coscénariste 54

LISTES  
ARTISTIQUE  
ET TECHNIQUE 56



## CARTE BLANCHE

L'ÉVASION D'ALBERT  
SPAGGIARI 27

LA BLONDE  
DES ANNÉES 70 37

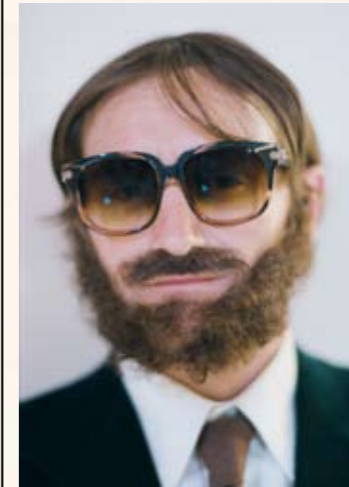


## L'ACTUALITÉ

LES ACTUALITÉS DE  
1976 À 1982 18

RONALD BIGGS ET  
ALBERT SPAGGIARI 38

## DOCUMENT



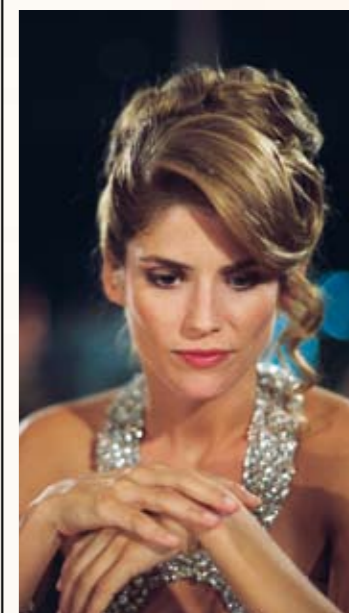
LE CASSE  
DE LA SOCIÉTÉ  
GÉNÉRALE 22

LES AUTRES CASSES  
DU SIÈCLE 28

ALBERT SPAGGIARI  
ET MESRINE 46

GENTLEMAN  
CAMBRIOLEUR 48

## VOUS



LA MAISON  
AZZARO 44

BRÈVES 45



**C**hers amis journalistes,  
Merci, pour le plaisir du spectateur, de préserver dans vos articles et vos critiques le mystère qui entoure la personnalité de Vincent, interprété dans le film par Gilles Lellouche.

# ENTRETIEN AVEC JEAN-PAUL ROUVE

**Vincent Goumard :** La décision de passer derrière la caméra, c'était une envie en soi ou est-ce ce film-là précisément qui l'a déclenchée ?

**Jean-Paul Rouve :** Le point de départ, c'est le sujet. La décision de le mettre moi-même en scène n'est venue qu'en cours de route, dans l'enchaînement des étapes. Il y a déjà un moment que je voulais initier un film autour d'Albert Spaggiari. J'avais envie d'interpréter ce type-là, je trouvais que c'était un beau rôle.

Un soir, en dînant avec Pauline Duhault, la productrice du TEMPS DES PORTE-PLUMES, et avec Benoît Graffin que je ne connaissais pas, j'ai parlé de ça. Benoît était très intéressé, et ce n'est qu'après que j'ai appris qu'il était scénariste et avait travaillé notamment pour Pierre Salvadori. On a sympathisé avant même que je ne sache quel était son métier. Il m'a proposé d'écrire avec moi. Mais j'avais un souvenir de séances d'écriture un peu compliquées, un peu laborieuses, avec les Robins à cause du nombre. Et Benoît, de son côté, n'avait à l'époque pas trop de temps. On s'est dit alors qu'on allait juste écrire une dizaine de pages, une sorte de long synopsis, qu'on allait le proposer à Pauline et que si ça lui plaisait, on trouverait un scénariste qui développerait tout ça. C'est ce qu'on a fait. Et on a rencontré des scénaristes. Lorsqu'on

leur expliquait ce qu'on voulait raconter, ils nous disaient : «Mais faites-le, vous ! Vous êtes les mieux placés !». On a donc commencé le scénario tout en cherchant quelqu'un pour les dialogues. Et là, rebelote, ceux à qui on a fait appel nous ont répondu : «Mais ils y sont, les dialogues ! Continuez !». En fait, on est entrés dans le film, Benoît et moi, petit à petit, par la force des choses. Et puis, un jour, on travaillait à Nice, Benoît qui m'écoutait lui dire : «Cette scène, il faudrait la filmer comme ça, que la caméra aille par là, puis par là...», m'a dit : «Tu devrais le réaliser toi-même ce film, tu es le mieux placé !». Jusque-là, j'avais surtout envisagé des réalisateurs très confirmés, comme si, inconsciemment, je voulais justement m'empêcher de penser à le faire moi-même ! Après la réflexion de Benoît, je me suis mis à y réfléchir vraiment, à me poser des tas de questions, jusqu'au jour où j'ai fini par dire : «Et pourquoi pas ?».

**V.G. :** D'où vient votre intérêt pour le personnage d'Albert Spaggiari ?

**J.-P.R. :** De mon inconscient, de ma culture générale, je ne sais pas exactement... Je connais Spaggiari depuis que je suis gamin, même si, au fond, je ne savais pas grand-chose sur lui. Juste qu'il avait fait un casse en passant par les égouts, qu'il s'était évadé en sautant de la fenêtre du bureau du juge et qu'il était resté douze ans en cavale sans qu'on ne l'attrape jamais ! Intrigué par ce parcours, j'ai cherché à me renseigner davantage. Aujourd'hui, grâce à Internet, on a accès à beaucoup de choses. Je suis tombé sur de nombreux documents, sur des émissions de télé. C'est incroyable, la quantité d'images qu'il y a sur Spaggiari ! Je trouvais ça un peu disproportionné par rapport à ce qu'il a fait. C'est rare qu'un casse génère autant d'interviews de l'auteur du hold-up ! Tout de suite, ce grand écart entre son acte et son comportement m'a sauté au visage.

**Réalisateur,  
coscénariste,  
acteur...**



Spaggiari se comporte en effet comme une vedette. Pour lui, le fait d'être célèbre semble plus important que le casse lui-même. Comme si le casse n'était qu'un moyen pour être connu, et reconnu. D'autres font des livres, des disques, du cinéma, lui, il fait un casse ! C'est un mytho qui a réussi. Fascinant. En général, être connu est le signe que son travail - d'écrivain, de chanteur, d'acteur, de cinéaste - est reconnu. Mais lui ? Il veut juste être connu pour être connu ! Ce désir le ronge de l'intérieur. Dans son cas, c'est d'autant plus vertigineux que s'il se fait reconnaître, il signe sa fin ! Il a envie qu'on l'adule comme une

star mais il ne peut pas se faire reconnaître. D'ailleurs, à un moment, on l'entend dire : «Votre public vous manque ? Oui mais moi si je remonte sur scène, je prends perpète !». C'est de ce contraste-là que j'ai voulu parler. En plus, j'ai été fasciné par la manière dont il a fabriqué son personnage. Parfois, il me fait penser à Madonna ! Tout est pensé : son look, avec ses costumes et ses perruques, ses phrases - «sans arme ni violence» - conçues comme des slogans, ses apparitions et ses disparitions ! En fait, il est comme ces chanteurs qui ont fait un tube et ont peur de retomber dans l'anonymat...

La preuve, il a même pensé à un moment aller voler le mètre étalon gardé au Pavillon de Sèvres ! L'acte n'avait aucun sens, juste celui de faire parler de lui ! Quand il a raconté ça à ses copains braqueurs, ils lui ont dit : «Mais c'est ridicule ! Tu as pris la grosse tête !». C'est tout ça qui m'intéressait, c'est tout ça que j'avais envie de jouer.

**V.G. : Dans votre volonté d'interpréter Spaggiari, n'y avait-il pas aussi ce plaisir d'acteur de vous déguiser, de jouer avec les costumes, avec les perruques ?**

**J-P. R. :** Sûrement inconsciemment, oui. Ce que je voulais

jouer, c'est ce personnage dont on vient de parler, son rapport avec la célébrité, ce mélange de sympathie qu'il dégage et en même temps ses zones d'ombre et son côté pathétique. Même si c'est mon kif d'acteur de me faire des looks et des gueules, je n'ai paradoxalement pas pensé aux déguisements en écrivant le film. Mais quand on était au montage, ça m'a sauté aux yeux. Et je me suis dit : «Tiens, il y a un vieux truc des Robins qui est remonté là, cette manière de se marrer en se déguisant, de faire le con toujours...» J'ai surtout réalisé que je m'étais offert un rôle magnifique. «Je remercie Jean-Paul d'avoir pensé

à moi !» Lorsqu'on est acteur, on aspire à des rôles qu'on ne vous propose pas forcément, alors quand on peut soi-même se faire un beau cadeau, il ne faut pas hésiter !

**V.G. : Vous êtes-vous quand même beaucoup documenté ?**

**J-P. R. :** On a lu tous les documents qu'on a pu trouver, on a rencontré des journalistes qui l'ont interviewé, des gens qui l'ont connu. On a essayé de rencontrer sa dernière compagne, Julia, mais elle ne veut pas parler, ni se montrer. C'est une histoire d'amour incroyablement belle. Elle était d'une riche famille, elle a tout quitté par amour pour le suivre en cavale. Elle l'a toujours protégé. Depuis sa mort, jamais, elle n'a donné d'interviews, jamais, elle ne s'est montrée. Magnifique ! Lorsqu'on a tourné à Nice, des tas de gens venaient nous voir tous les jours disant qu'ils avaient bien connu Spaggiari. Et finalement, quand on discutait avec eux, on s'apercevait qu'ils ne disaient rien de plus que ce qu'ils avaient lu dans les journaux. Ils se sont simplement accaparé le personnage ! Même si on ne voulait pas faire un documentaire sur Spaggiari, on tenait à ce que tous les faits qu'on montre soient vrais : le déroulement du casse bien sûr, et le bordel qu'ils ont laissé dans la salle des coffres en quittant la banque, la sortie en ville de Spaggiari pendant le casse, l'évasion du bureau du juge, sa rencontre avec sa femme, chez elle, dans l'appartement de ses parents, la cavale en Amérique du Sud, le cancer qui le rongait... Tout est vrai.

**V.G. : Sauf le personnage que joue Gilles Lellouche. À quel moment avez-vous décidé d'inventer ce journaliste qui arrive à approcher Spaggiari traqué par la police française ? Et n'avez-vous pas hésité à mélanger la fiction à la réalité ?**

**J-P. R. :** Ce personnage est une pure fiction, c'est vrai - même s'il est forcément inspiré

des journalistes que Spaggiari a rencontrés. L'idée de ce personnage nous est venue très vite. On ne voulait pas faire un film de gangsters, ni un film d'action. On ne voulait pas faire non plus un «biopic» classique. Autant regarder «Faites entrer l'accusé» qui est consacré à Spaggiari et qui est très bien fait ! C'est en réfléchissant aux raisons qui me poussaient à vouloir jouer Spaggiari que ce personnage est né. Et on a inventé un type qui a une vie ordinaire, presque banale, en tout cas bien ordonnée, qui traque Spaggiari et, une fois qu'il l'a approché, se laisse peu à peu séduire par lui, pas tant par ce qu'il a fait que par ce qu'il est... En fait, ma référence, c'était PRESQUE CÉLÈBRE (ALMOST FAMOUS). La vedette du film de Cameron Crowe, ce n'est pas le groupe de rock, mais le gamin qui rêve d'être journaliste pour Rolling Stone et qui suit les musiciens. L'histoire est toujours vue à travers son regard. Là, c'est pareil : tout est vu à travers les yeux du «journaliste» ou à travers les souvenirs que lui raconte Spaggiari. Ce qui m'intéressait, c'est le rapport humain qui, au fur et à mesure de leurs rencontres, va se développer entre ces deux hommes, le lien qui se noue entre eux. Le «journaliste» était un moyen idéal pour parler de ces contradictions entre la raison et la séduction, entre la vie qu'on a et la vie qu'on rêve...

**V.G. : Les zones d'ombre du personnage, ses points de vue réac, son côté OAS, ses réflexions racistes... N'avez-vous jamais pensé que ça pourrait être un frein pour aborder l'histoire de ce point de vue ?**

**J-P. R. :** Non, au contraire. Ça fait partie du personnage, et c'est même intéressant. J'en ai assez des films «politiquement corrects» où les gens bien sont toujours du bon côté. Quand on voit les interviews de Spaggiari, on découvre un homme sympathique. C'est un vrai sujet aussi de montrer que la sympathie





n'est pas une valeur morale. Je ne veux pas du tout comparer mais on ne peut pas dire que dans LE PARRAIN, les personnages sont des parangons de vertu ou d'excellents modèles pour la jeunesse ! Les Italiens, quand ils font ROMANZO CRIMINALE, Spielberg quand il fait MUNICH, ils n'ont pas de problème avec les zones d'ombre de leurs «héros». Je ne voulais pas gommer cet aspect-là de Spaggiari, sans en faire pour autant le sujet du film. Je tenais à le montrer tel qu'il était, avec des propos racistes, pas gêné de trouver refuge dans une dictature, nourrissant, en bon ancien de l'Indochine, sa nostalgie de l'Empire français, du temps des Colonies...

**V.G. : Qu'est-ce qui a été le plus difficile dans l'écriture ?**

**J-P. R. :** La construction. C'est toujours un peu compliqué les constructions décousues, où on fait des allers retours entre le présent et le passé. Mais on tenait à le raconter de cette manière. L'idée par exemple de mettre le récit du casse quasiment à la fin du film, elle est venue très vite. D'ailleurs, au départ, je voulais tellement ne pas faire un film d'action que je pensais presque ne pas le mettre ! Et puis, je me suis dit que

ce serait trop frustrant. D'autant que c'est un truc très fort, incroyable... Mais le nœud du film, c'est vraiment cette fascination qu'exerce Spaggiari sur le personnage joué par Gilles Lellouche, cette relation particulière qui se développe entre ces deux hommes...

**V.G. : On sent aussi à un moment donné comme un trouble naître entre Julia, la compagne de Spaggiari, que joue Alice Taglioni, et le «journaliste» joué par Gilles Lellouche...**

**J-P. R. :** Ça, c'est aussi le miracle du tournage, du jeu des acteurs... Quand on écrit, on n'écrit pas tout, en fait. C'est comme si des choses vous échappaient et se fabriquaient toutes seules. On crée les personnages, on imagine les rapports entre eux en essayant d'être le plus vrai possible, et puis, par l'évidence des situations, par le jeu de regards, par la manière dont les acteurs incarnent leurs personnages, des choses se mettent à exister qu'on avait à peine esquissées... C'est par la force du jeu d'Alice et de Gilles que leur relation a soudain eu plus de force, plus d'ambiguïté... C'est magique ! Et c'est exactement ce qu'on recherchait : que rien ne soit donné d'avance, que rien ne soit



tout blanc ou tout noir, que tout se passe presque de manière imprévisible comme ça se passe dans les rapports humains de la vie de tous les jours...

**V.G. : De tout cela, de cette relation à la fois amicale et biaisée entre le «journaliste» et le gangster, de ce destin en fuite, de cet appétit de reconnaissance pas satisfait, de cet amour absolu qui unit ce couple en cavale, il se dégage une belle mélancolie...**

**J-P. R. :** C'est un sentiment que j'aime bien, la mélancolie au cinéma... Il y a quelque chose de touchant dans les gens qui font semblant, qui ont du panache, qui soignent leur image, leur tenue, leur apparence pour faire croire qu'ils valent mieux que ce qu'ils sont, ou que tout va très bien pour eux... Spaggiari, il jouait les cadors et les flambeurs et finalement, il se faisait payer pour recevoir les journalistes - 3000 F en liquide ! Et on voit dans quel HLM il habite ! Il a un côté Cyrano. C'est un loser magnifique, vantard et touchant, plein d'humour, de dérision et de contradictions.

**V.G. : Qu'est-ce qui vous a amené à choisir Gilles Lellouche pour jouer ce journaliste ambigu et Alice Taglioni pour interpréter Julia la compagne de Spaggiari?**

**J-P. R. :** J'ai pensé à Gilles très très vite lorsqu'on réfléchissait à la relation de ces deux hommes. Je ne saurais pas dire exactement pourquoi. Sans doute simplement parce qu'il a du talent ! Déjà, je voulais qu'il y ait un rapport d'âge assez proche - justement pour que la fascination soit moins attendue, moins évidente. Ces deux mecs ensemble, c'est un peu «Amicalement vôtre !» Ce sont deux personnages qui auraient pu être à l'école ensemble et avoir ensuite des parcours de vie très différents. Gilles, je le connaissais sans jamais avoir travaillé avec lui. Je l'aime beaucoup comme acteur, et quand je le voyais au cinéma, je trouvais qu'une partie de lui

n'était pas tellement exploitée, quelque chose de sensible et de doux, qui a à voir avec la densité, avec l'humanité... Ça m'intéressait de travailler avec lui dans cette direction-là. C'est lui le fil rouge du film, le personnage principal au sens propre. C'est lui qui nous amène à Spaggiari, qui nous amène à Julia, qui nous amène toute l'histoire... Il a fait un travail formidable : il nous fait croire simplement à cet être humain. Quant à Alice, j'avais déjà commencé à écrire lorsque j'ai tourné avec elle L'ÎLE AU TRÉSOR. C'est là que je l'ai connue, on a sympathisé. Je l'ai trouvée intéressante. J'aime son côté «bonne camarade», j'aime sa simplicité, sa sincérité. En plus, je trouve qu'elle a un physique des années 70, un petit côté Mireille Darc, Catherine Deneuve... Elle aurait été très bien dans un film de l'époque ! Avec elle aussi, ça me plaisait de travailler sur des sentiments et des émotions qu'on ne lui a pas souvent demandé d'exprimer...

**V.G. : Comment et pourquoi avoir choisi Christophe Offenstein comme directeur de la photo ?**

**J-P. R. :** C'était une évidence ! Je connais Christophe depuis 15 ans. Il était chef électro sur «Julie Lescaut» quand moi je débutais et il a éclairé la pièce des Robins des bois. C'est donc un vieux pote. Il m'avait toujours dit : «Le jour où tu fais un film, tu penses à moi, hein !» Donc je ne pouvais pas ne pas faire appel à lui. Sauf que lui, entre-temps, est devenu très demandé, surtout après NE LE DIS À PERSONNE. Mais il a refusé des films pour pouvoir faire le mien ! On a très bien travaillé ensemble, il est tellement dynamique, tellement présent, tellement au service du film. Moi je lui disais : «J'aimerais bien que ce soit comme ça» et lui, il réfléchissait à la solution... On a beaucoup préparé et découpé avant le tournage, parce que je voulais être prêt - au moins psychologiquement ! Ça me rassurait même si ça ne m'empêchait pas de tout changer une fois sur le plateau...

**V.G. : Comment définiriez-vous vos partis pris de mise en scène ? Quand vous parliez avec Christophe Offenstein, que lui disiez-vous ?**

**J-P. R. :** Mes références sont très différentes, extrêmes même. Je lui ai parlé aussi bien de HUSBANDS de Cassavetes que de L'ÉTÉ MEURTRIER, ou de Claude Lelouch ! J'aime bien ce côté «à la limite», quand on ne sait pas finalement si c'est joué ou improvisé. J'aime bien être un peu déstabilisé de cette manière-là, sans pour autant rechercher l'effet pour l'effet... Le film est né de tout ça. On a fait beaucoup de caméra à l'épaule, beaucoup de plans séquences. On n'avait pas beaucoup de moyens et c'est tant mieux ! Je ne voulais pas qu'on ne voie que les moyens, je ne voulais pas que ça fasse trop «cinoche», avec des plans de grue et tout le reste... J'ai dit à Christophe : «On filme avant tout des acteurs, et des personnages». Je voulais qu'on baigne dans l'histoire, qu'on se sente comme enveloppé par cette histoire, on a ainsi utilisé beaucoup de longues focales. Même dans les égouts - qui étaient de vrais égouts et pas un décor ! Ce qui, pour le point, n'est pas de l'idéal. Mais il n'y avait pas de raison qu'on soit mieux lotis que la bande de Spaggiari quand ils avançaient dans les égouts ! J'aimais cette idée qu'on soit gênés, qu'on ait peu de place, exactement comme eux. L'atout de Christophe, c'est qu'il travaille très vite. Avec lui, on est toujours sur le feu. «Allez on y va ! On y va !» Au bout d'un moment, tout le monde est dans cette même énergie, les acteurs en premier. Et c'est formidable !

**V.G. : C'était facile pour vous d'être à la fois devant et derrière la caméra ?**

**J-P. R. :** Les deux premiers jours, je n'ai pas joué. Je voulais un peu m'habituer ! Et le troisième, qui était mon premier jour comme acteur, c'était avec Gérard Depardieu ! La scène où Spaggiari va voir les Marseillais.

Ce n'était pas évident parce que c'était une grosse scène. Mais Gérard, qui avait accepté cette petite participation par amitié, a été super. Même quand je lui ai expliqué que... je n'allais pas le filmer. Juste des détails de son corps.

**V.G. : Pourquoi ça ?**

**J-P. R. :** Tout le monde sait que Spaggiari, avant le casse, est allé voir un des principaux caïds de Marseille, mais on n'a pas le droit de dire son nom parce que sinon on a un procès. Et je me suis dit : «Comme je ne peux pas dire qui c'est, je vais être aussi hypocrite. Je vais prendre Depardieu mais sans vraiment montrer que c'est lui !» J'ai donc filmé ses yeux, sa bouche, ses mains mais ni son visage, ni lui en pied ! Et je ne l'ai pas mis au générique de début, juste au générique de fin.

**V.G. : Vous avez soigné la reconstitution d'époque mais sans que jamais elle ne passe au premier plan...**

**J-P. R. :** Je voulais que ce soit crédible avec le peu de moyens qu'on avait, parce que ce n'est pas un film cher, mais sans pour autant, c'est vrai, vouloir en mettre plein la vue ! On s'est même servi des contraintes qu'on avait qui faisaient qu'on ne pouvait pas tout d'un coup faire un plan à 360° sinon il fallait refaire toute la rue, ce qui nous était impossible ! Pareil pour le lieu de tournage, j'avais bien fait faire un devis pour tourner le film en Argentine ou au Brésil, mais c'était impossible ! On a trouvé le Portugal et on s'est dit que ça marchait. Ma référence, c'était Z de Costa-Gavras. Il a tourné en Algérie et y a inventé une dictature méditerranéenne. On a inventé un pays qui n'existe pas, dont on ne dit jamais le nom, dont la langue est à mi-chemin entre l'espagnol et le portugais, et dont le look semble inspiré par «Tintin et les Picaros» - par exemple, les uniformes des policiers, le portrait du dictateur à l'aéroport ! C'est une fiction, pas un documentaire ! Ce qui était impor-





tant, c'étaient les ambiances, les atmosphères... Je voulais des vieilles voitures, je voulais que les rues soient quasiment désertes - comme dans BLOW UP d'Antonioni, qui est un de mes films préférés - pour accentuer le côté «ville fermée», pour renforcer l'impression d'étrangeté, de menace, de danger... Je ne voulais pas qu'on ait le sentiment de feuilleter un livre de déco, où il ne manquerait aucun accessoire d'époque. Je préférais que ça fasse «vécu», que les époques se mélangent, s'additionnent, comme dans la «vraie vie». En revanche, quand on a pu, comme pour l'évasion du bureau du juge, on a tourné dans les endroits où l'action s'était vraiment déroulée. Bon, on n'a pas pu tourner à la Société Générale de Nice et on a dû reconstruire la salle des coffres en studio, mais on a visité les vrais égouts. On y voit encore la marque du trou que Spaggiari et ses hommes avaient creusé. Le ciment n'est pas le même...

**V.G. : Qu'est-ce qui vous touche le plus chez Spaggiari aujourd'hui, après l'avoir interprété et après avoir raconté une partie de son histoire ?**

**J-P. R. :** Sa mélancolie, le côté

un peu pathétique du personnage, ce mélange de panache et de pudeur, de sympathie et de zones d'ombre. Bref, sa complexité humaine...

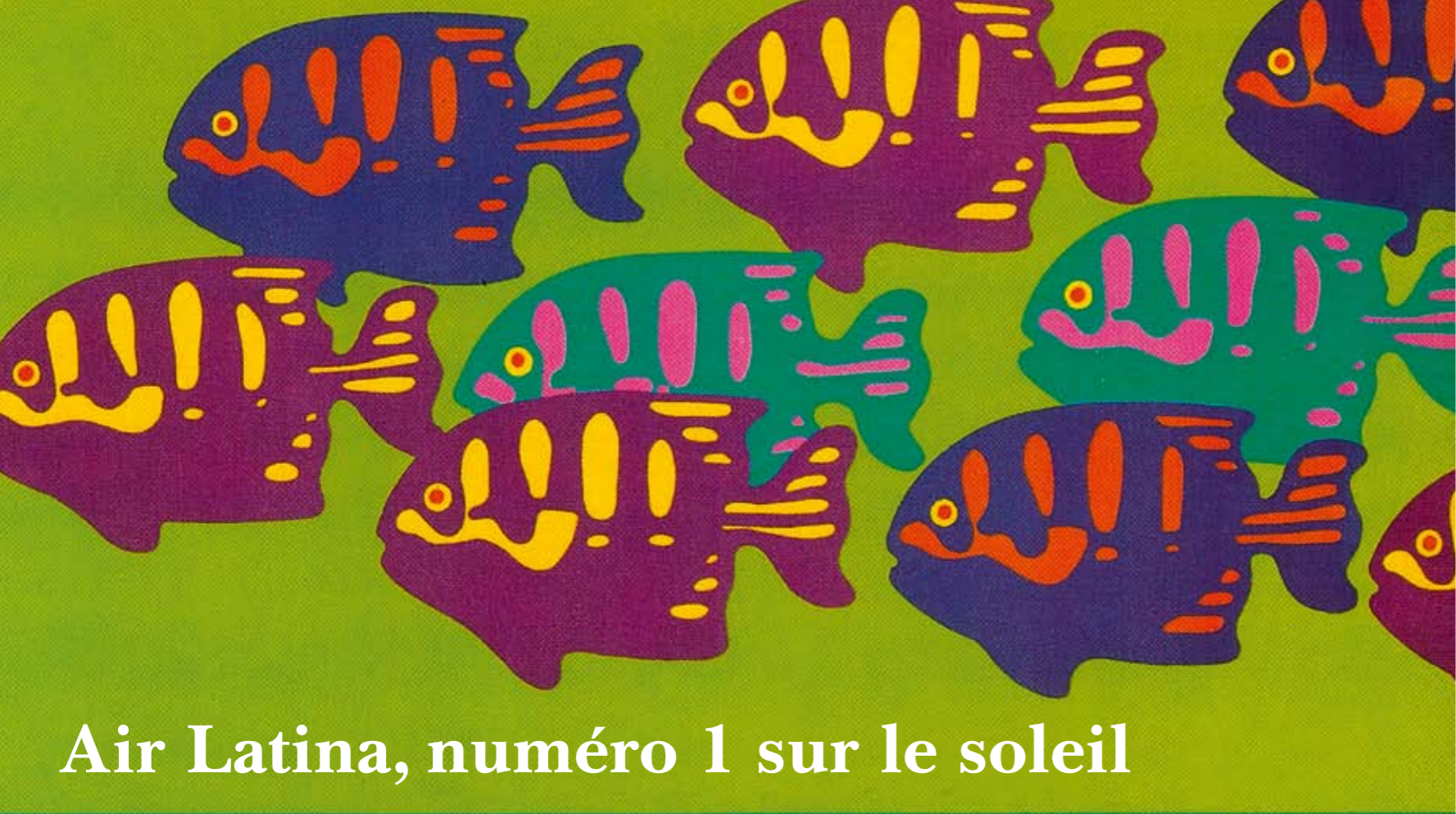
**V.G. : Cette première expérience vous a-t-elle donné l'envie de continuer la mise en scène ?**

**J-P. R. :** Oui, j'ai pris un immense plaisir à diriger les acteurs, même si je l'avais déjà fait au théâtre, mais là, tout s'est tellement passé dans la confiance et la bonne humeur avec Gilles et Alice, et tous les autres, comme la comédienne Pom Klementieff qui interprète la vendeuse Vietnamiennne, qui vient du Cours Florent et qui est parfaite, que c'était un vrai régal... J'ai bien aimé aussi diriger l'équipe, le côté «capitaine» ça me plaît bien finalement, d'autant que lorsque vous arrivez sur le plateau avec une histoire que vous avez écrite et que vous voyez tous ces gens qui sont là pour vous, pour vous permettre de la faire exister, c'est extrêmement touchant... C'était une équipe au sens propre du terme ! Le matin, tout le monde arrivait avec la pêche, sans aucun orgueil mal placé. Personne ne tirait la couverture à lui, ils étaient tous au service de l'histoire. Ils étaient tous formidables, le premier assistant Mathias Honoré, l'ingénieur du son Jean-Marie Blondel, le monteur Stan Collet, le musicien Alexandre Azaria... J'ai déjà envie de retravailler avec eux ! Il n'empêche que pour l'instant, j'ai du mal à me penser comme «metteur en scène». Peut-être que ça viendra au deuxième film. J'ai bien envie d'en écrire et d'en réaliser un autre. Je ne sais pas pour l'instant quel en sera le sujet, ni même si je jouerai dedans... C'est un peu prématuré. Sortons déjà celui-ci, et on verra... ■

VINCENT GOUMARD



Jean-Paul Rouve et son chef opérateur  
Christophe Offenstein



Air Latina, numéro 1 sur le soleil



# LES GENS

## BIOGRAPHIE DE ALBERT SPAGGIARI (14 Décembre 1933 - 8 Juin 1989)

Albert Spaggiari est né dans le village de Lagne-Montéglin. Un village en pente douce aux pieds des Alpes de Haute Provence. Un village tout en pierres, flanqué d'une église rafraîchissante et d'une grand-place avec des cafés à tous les coins ! D'ailleurs, le jour de la naissance d'Albert, son père en habits du dimanche, le pli du pantalon fin comme du papier à cigarettes, en a fait le tour ! Mais quand Albert atteint l'âge de trois ans, celui-ci décède, le laissant avec sa mère. D'elle, il dit qu'elle a le goût de la poire. Elle se remettra en couple et ouvrira à Hyères un magasin de lingerie où Albert adolescent aura l'habitude de chiper la caisse pour financer ses lointaines fugues. Après des années de voyages, d'errances et de guerre (L'Indochine en tant que Para), Albert s'installe à Nice et y ouvre un studio de photo. Et durant quelques années, *a contrario* de la vie d'aventures qu'il avait jusqu'alors menée, il vivra une vie calme rythmée par les mariages, baptêmes, communions qu'il photographiera. En 1976, après avoir longuement et ingénieusement réfléchi, il décide de s'attaquer à la chambre forte de la Société Générale de Nice par les égouts ! Avec du bon sens (il vérifiera les systèmes de détection sismique et acoustique grâce à un réveil caché dans un coffre loué, il se fournira des alibis) et un bon coup de pelle (il creusera accompagné de gangsters professionnels recrutés sur Marseille et de quelques amis d'aventures), au bout de trois mois, il accèdera à la salle des coffres !

C'est ainsi qu'au cours du week-end du 17-18-19 Juillet 1976, il dérobera près de 50 millions de francs ! Des jours mémorables, largement fêtés sur place ! Dans les coffres, ils trouvèrent tout et n'importe quoi comme des photos compromettantes de notables. Au lundi matin, ce que les employés de la Banque trouvèrent, eux, ce fut juste un mot : «Ni arme, ni violence et sans haine.» Spaggiari et le magot envolé ! Mais après enquête, il fut néanmoins arrêté à l'aéroport de Nice en compagnie de Jacques Médecin, alors qu'ils rentraient d'un voyage en Asie, où il photographiait ce dernier. Il choisira pour sa défense Maître Jacques Peyrat, futur Maire de Nice. Celui-ci ne put jamais le défendre car au cours d'une audience avec le juge, le 10 Mars 1977, Albert Spaggiari s'évada en sautant par la fenêtre. Un saut de 8 mètres amorti par une voiture. Un complice l'y attendait en moto afin de prendre la fuite. À partir de là, commença pour lui une cavale médiatique. En effet, durant des années, il narguera la police française en écrivant des livres chez Albin Michel, en donnant des interviews pour Pivot, ou en envoyant chaque année, ses vœux au président. Sa cavale, si elle fut médiatique et ensoleillée (il choisit comme de nombreux criminels l'Amérique du Sud, si souple en la matière) fut aussi de courte durée car la maladie le rattrapa. C'est le 8 juin 1989, en Italie dans un village de montagne où il s'était réfugié avec sa femme qu'il s'éteindra.

Roulant toute la nuit, elle passa la frontière française avec son cadavre et le déposa le 10 Juin au matin devant chez sa mère à Hyères ! Il est enterré à Lagne-Montéglin. Albert Spaggiari, même s'il fut un voleur, laissa le souvenir d'un homme roublard, charmeur, drôle, aimant à se grimer pour attiser et alimenter son propre mythe. Car non content de vouloir les millions, il voulait aussi la notoriété ! Le fait qu'il revendiqua la non-violence pour son «casse du siècle» lui apporta une définitive aura populaire.

Bibliographie :  
«Faut pas rire avec les barbares» en 1977, de Albert Spaggiari.  
«Les égouts du paradis» en 1978, de Albert Spaggiari.  
«Le journal d'une truffe» en 1983, de Albert Spaggiari.

Cinéma :  
LES ÉGOUTS DU PARADIS en 1979, de José Giovanni avec Francis Huster Et évidemment SANS ARME, NI HAINE, NI VIOLENCE en 2008, de et avec Jean-Paul Rouve. ■

BÉNÉDICTE MARTIN



Clocher de Lagne - Montéglin



Un saut spectaculaire de plusieurs mètres dans le vide



Albert Spaggiari, baroudeur



Appréhendé en 1977, pour avoir conçu, organisé et réussi le célèbre casse de Nice à la Société Générale, Albert Spaggiari s'évade du bureau du juge d'instruction en sautant par la fenêtre ! Pendant des années, il va rester insaisissable, résistant à toutes les tentatives de la police. Au cours de sa cavale fabuleuse qui le mène en Amérique Latine, il n'hésita pas à rencontrer de nombreux journalistes accordant de fait des interviews et des photos en forme de pied de nez facétieux aux autorités françaises et à entretenir sa notoriété jobarde aux yeux des Français. Vincent, reporter, réussit à l'approcher pendant quelques jours dans une ville du continent sud-américain et découvre un être qui n'a rien à voir avec le grand banditisme,

# SYNOPSIS

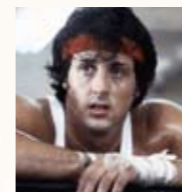
mais plutôt une sorte d'Arsène Lupin, généreux et fauché, souffrant de ne pas profiter plus de sa gloire. Un perdant magnifique, un vantard plein d'humour et de contradictions mais qui reste continuellement traqué par la police française. ■



# Les actualités de 1976 à 1982

**Albert Spaggiari  
a fait un casse  
comme un chanteur  
aurait fait un tube**

**Entre la poire et le fromage, durant ces années, il était question de :**



## **l'année 1976**

Pinochet au Chili  
Chaos économique et violence politique en Argentine  
Coup d'État militaire en Argentine  
Coup d'État militaire en Équateur  
Guerre au Liban  
Émeutes sanglantes à Soweto en Afrique du Sud  
Réunification du Vietnam  
Mort de Mao Tsé-Toung  
Jacques Chirac fonde le RPR  
Premier tirage du loto  
Première des «Jeux de 20 heures»

### EN MUSIQUE :

«You should be dancing» des Bee Gees  
«Fool to cry» des Rolling Stones  
«Daddy Cool» de Boney M  
«Dancing Queen» de Abba  
«Good old fashioned lover boy» de Queen  
«Parque te vas» de Jeanette  
«Radioactivity» de Kraftwerk  
«Premier concert» de Téléphone  
«Derrière l'amour» de Johnny Hallyday  
«Bidon» de Alain Souchon  
«Le carnet à spirales» de William Sheller  
«Michèle» de Gérard Lenorman  
«Je vais t'aimer» de Michel Sardou  
«Qu'est-ce qui fait pleurer les blondes» de Sylvie Vartan  
«Pas de boogie-woogie» de Eddy Mitchell  
«Et mon père» de Nicolas Peyrac  
«Avant de nous dire adieu» de Jeane Manson

### AU CINÉMA :

TAXI DRIVER de Martin Scorsese  
ROCKY de John Avildsen  
LES HOMMES DU PRÉSIDENT de Allan J. Pakula  
CARRIE de Brian de Palma  
AFFREUX, SALES ET MÉCHANTS de Ettore Scola  
BARROCO de André Téchiné  
LE VIEUX FUSIL de Robert Enrico  
L'EMPIRE DES SENS de Nagisa Oshima

### EN LITTÉRATURE :

L'ARCHIPEL DU GOULAG III de Alexandre Soljenitsyne ■

## **l'année 1977**

Jacques Chirac est élu Maire de Paris  
Dernière exécution en France à la prison des Baumettes  
Occupation de Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris par des catholiques traditionalistes  
Terrorisme en Corse  
Sacre de Bokassa en République Centrafricaine  
Le Concorde entre Paris, Londres et New York  
Dernier voyage de l'Orient Express

Inauguration du Centre National d'Art et de Culture Georges Pompidou  
Adoption du code-barres  
Mort d'Elvis Presley  
Adieux de Pelé au football  
Les bidochons dans Fluide Glacial

### EN MUSIQUE :

Vogue du disco avec  
«La fièvre du samedi soir»  
L'album de Abba  
«Don't leave me this way» de Thelma Houston  
«Ma Baker» de Boney M  
«Let's all Chant» de Michael Zager Band  
«Never minds the bollocks» des Sex Pistols  
Sortie de l'album des Clash  
«Heroes» de David Bowie  
«Death of a Ladies' Man» de Leonard Cohen  
«Hotel California» des Eagles  
«Exodus» de Bob Marley  
«Animals» de Pink Floyd  
«Don't cry for me, Argentina» de Julie Covington  
«Les Marquises» de Jacques Brel  
«La java de Broadway» de Michel Sardou  
«Rockcollection» de Laurent Voulzy  
«La dernière séance» de Eddy Mitchell  
«Le Loir-et-Cher» de Michel Delpech  
«Il a neigé sur yesterday» de Marie Laforêt  
«L'oiseau et l'enfant» de Marie Myriam.  
Grand Prix de l'Eurovision.  
«Oxygène» de Jean-Michel Jarre  
«Love me, Baby» de Sheila

### AU CINÉMA :

STAR WARS de George Lucas  
RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE de Steven Spielberg  
ANNIE HALL de Woody Allen  
L'HOMME QUI AIMAIT LES FEMMES de François Truffaut  
NOUS IRONS TOUS AU PARADIS de Yves Robert

### EN LITTÉRATURE :

LE NOUVEAU DÉSORDRE AMOUREUX de Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut  
LE TEMPS DES AMOURS de Marcel Pagnol (Posthume) ■

## **l'année 1978**

Accords de Camp David  
Début de l'occupation du Liban Sud par Israël  
Jean-Paul II est élu Pape  
Coup d'état à Kaboul  
État d'urgence au Nicaragua  
Mise au point de la fécondation *in vitro*  
Premier bébé éprouvette du monde



Marée noire de l'Amoco Cadiz  
Enlèvement d'Aldo Moro  
par les Brigades Rouges  
Création de l'UDF  
Enlèvement du Baron Empain  
Dalida chante à New York  
Disparition d'Alain Colas  
Première édition du Paris-Dakar  
Bernard Hinault remporte son premier tour  
de France  
Première diffusion en France de Goldorak

EN MUSIQUE :  
Début de la New Wave  
(Joy Division, The Cure, The Stranglers)  
Décès de Claude François  
Décès de Jacques Brel  
«Starmania» de Michel Berger  
et Luc Plamondon  
BO de «Grease»  
BO de «Saturday night fever» des Bee Gees  
«Ça plane pour moi» de Plastic Bertrand  
«Alexandrie, Alexandra» de Claude François  
«En chantant» de Michel Sardou  
«Il ne rentre pas ce soir» d'Eddy Mitchell  
«It's a heartache» de Bonnie Tyler  
«Rasputin» de Boney M  
«Copacabana» de Barry Manilow  
«Le chanteur» de Balavoine

AU CINÉMA :  
LES BRONZÉS de Patrice Leconte  
LA CAGE AUX FOLLES de Edouard  
Molinaro  
GREASE de Randal Kleiser  
LA MALÉDICTION DE LA PANTHÈRE  
ROSE de Blake Edwards ■

## l'année 1979

Le Shah d'Iran s'exile  
Retour de l'Ayatollah Khomeini  
après quinze ans d'exil  
Margaret Thatcher est premier ministre  
au Royaume-Uni  
Saddam Hussein, président en Irak  
Bokassa I<sup>er</sup> est renversé en Centrafrique  
et affaire des diamants  
Deuxième choc pétrolier  
Conférence des non-alignés à La Havane  
marquant la fin du mouvement  
Invasion du Cambodge par le Vietnam  
Coup d'État au Salvador  
Coup d'État en Bolivie  
Attentat de l'IRA  
coûtant la vie de Lord Mountbatten  
Éruption de l'Etna en Sicile  
Mère Teresa obtient le Prix Nobel de la Paix  
Naissance de la fusée Ariane  
Lancement du walk man par Sony  
Arrivée de Mac Donald's en France  
Mort de Jacques Mesrine  
Sortie de «Space invaders», jeu vidéo  
Le XV de France bat les All Blacks au rugby

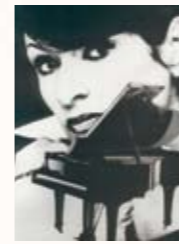
EN MUSIQUE :  
Sortie de «London Calling» des Clash  
«Ma gonzesse» de Renaud  
«Off the Wall» de Michael Jackson  
«The wall» de Pink Floyd  
«Je l'aime à mourir» de Francis Cabrel  
«I was made for loving you» de Kiss  
«I will survive» de Gloria Gaynor  
«Born to be alive» de Patrick Hernandez  
«Le freak» de Chic  
«Video killed the radio star» de Buggles  
«One way ticket» de Eruption  
«In the navy» de Village People  
«Bécassine» de Chantal Goya  
«Manureva» de Alain Chamfort  
Décès de Sid Vicious des Sex Pistols

AU CINÉMA :  
ALIEN de Ridley Scott  
BUFFET FROID de Bertrand Blier  
HAIR de Milos Forman  
LES BRONZÉS FONT DU SKI  
de Patrice Leconte  
MANHATTAN de Woody Allen  
MOONRAKER (James Bond)  
de Lewis Gilbert  
SUPERMAN de Richard Donner  
LE TAMBOUR de Volker Schlöndorff  
APOCALYPSE NOW  
de Francis Ford Coppola  
KRAMER CONTRE KRAMER  
de Robert Benton ■

## l'année 1980

Fondation en Pologne de Solidarnosc avec à  
sa tête Lech Walesa  
L'Irak envahit l'Iran  
Lancement de CNN  
Éruption du mont Saint Helens aux USA  
Marguerite Yourcenar est la première femme  
élue à l'Académie Française  
Décès de Jean-Paul Sartre  
Coluche candidat à la présidentielle  
Sylvie Vartan et Johnny divorcent  
Gérard d'Aboville traverse l'Atlantique  
à la rame  
Sortie de «Pacman», jeu vidéo  
Balavoine s'énervé sur Antenne 2

EN MUSIQUE :  
Fermeture du Club 54 à New York  
Assassinat de John Lennon  
«Marche à l'ombre» de Renaud  
«Trust» de Antisocial  
«Double fantasy» de John Lennon et Yoko  
Ono  
«Flash Gordon» de Queen  
«Boy» de U2  
«Banana Split» de Lio  
«Couleur menthe à l'eau» de Eddy Mitchell  
«It's not because you are» de Renaud  
«Gaby, oh Gaby» de Alain Bashung  
«Il jouait du piano debout» de France Gall



«La groupie du pianiste» de Michel Berger  
«Highway to hell» de AC/DC  
«Walking on the moon» de The Police  
«One step beyond» de Madness  
«Call me» de Blondie  
«Mon fils, ma bataille» de Daniel Balavoine

AU CINÉMA :  
LE DERNIER MÉTRO de François Truffaut  
RAGING BULL de Martin Scorsese  
UN MAUVAIS FILS de Claude Sautet  
Y A-T-IL UN PILOTE DANS L'AVION ?  
de Jim Abrahams, David et Jerry Zucker

EN LITTÉRATURE :  
LE NOM DE LA ROSE de Umberto Eco  
LE CHOIX DE SOPHIE de William Styron  
DÉSERT de JMG Le Clézio  
MORT de Romain Gary ■

## l'année 1981

François Mitterand est élu Président  
de la République face à Valéry Giscard  
d'Estaing  
Abolition de la peine de mort en France  
Attentat contre Reagan  
Attentat contre Jean-Paul II  
État de guerre en Pologne  
Les premiers cas de Sida à Los Angeles  
Mariage de Lady Di et du Prince Charles  
Arrivée des radios libres  
Mise en circulation du TGV  
Dallas à la télévision

EN MUSIQUE :  
«Kids in America» de Kim Wilde  
«Tainted love» de Soft Cell  
«Fade to grey» de Visage  
«La danse des canards» de Jean-Jacques Lionel  
«Les lacs du Connemara» de Michel Sardou  
«J'aime regarder les filles» de Patrick Coutin  
«Le retour de Gérard Lambert» de Renaud  
«Pour le plaisir» de Herbert Léonard  
«Confidence pour confidence»  
de Jean Schulteis  
«Bambou» de Alain Chamfort  
«Dyslexique» de Buzy  
Barbara à Pantin  
Première fête de la Musique  
organisée par Jack Lang  
Décès de Bob Marley  
Décès de Georges Brassens

AU CINÉMA :  
EXCALIBUR de John Boorman  
BEAU-PÈRE de Bertrand Blier  
POUR LA PEAU D'UN FLIC  
de et avec Alain Delon

EN LITTÉRATURE :  
CHRONIQUE D'UNE MORT ANNONCÉE  
de Gabriel Garcia Marquez  
LA BICYCLETTE BLEUE  
de Régine Deforges ■

## l'année 1982

Fondation du Hezbollah  
Solidarnosc interdit en Pologne  
Début de la guerre des Malouines  
Première greffe du cœur artificiel  
Premier bébé éprouvette français  
Nouveau statut pour la Corse  
Attentat à la voiture piégée,  
rue Marbeuf par Carlos  
Retraite à 60 ans  
Majorité sexuelle à 15 ans  
Passage aux «39 heures»  
Suicide de Patrick Dewaere  
Arrivée du Minitel  
Premier «Champs-Élysées» à la télévision

EN MUSIQUE :  
«Thriller» de Michael Jackson  
«Ebony and Ivory» de Paul McCartney  
et Stevie Wonder  
«Let's groove» de Earth, Wind and Fire  
«Just an illusion» de Imagination  
«Words» de F.R David  
«Un Olympia pour moi tout seul» (live)  
de Renaud  
«Il était là» de Michel Sardou  
«Soleil cherche futur»  
de Hubert Félix Thiéfaine  
«Le péril jaune» de Indochine  
«Chacun fait ce qui lui plaît»  
de Chagrin d'amour  
«Quand la musique est bonne»  
de Jean-Jacques Goldman  
«Le cimetière des éléphants»  
de Eddy Mitchell  
«Femmes... Je vous aime» de Julien Clerc  
«Les corons» de Pierre Bachelet  
«Afrique Adieu» de Michel Sardou  
«Cendrillon» de Téléphone  
«Africa» de Rose Laurens  
Début du RAP avec «The Message»  
de Grand Master Flash et «Planet rock»  
d'Afrika Bambaataa  
Décès de Joëlle Mogensen,  
chanteuse de Il était une fois

AU CINÉMA :  
E.T. L'EXTRATERRESTRE  
de Steven Spielberg  
TOOTSIE de Sydney Pollack  
LA BOUM 2 de Claude Pinoteau  
MEUTRE DANS UN JARDIN ANGLAIS  
de Peter Greenaway

EN LITTÉRATURE :  
LA POTION MAGIQUE DE GEORGES  
BOUILLON de Roald Dahl ■

BÉNÉDICTE MARTIN

# LE CASSE DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

C'est le lundi 19 juillet à Nice, après une nuit pluvieuse et orageuse qu'est découvert dans le sous-sol de la Société Générale, «le casse du siècle». Tube, s'il en est, d'Albert Spaggiari.

**Flamboyant bonhomme qui fumait des Boyard maïs et qui ne voulait plus voir ses «vieux rêves engloutis derrière les rêves des autres».**

En effet, durant le week-end du samedi 17 et du diman-

che 18, près de 5 milliards d'anciens francs, soit 46 482 552,46 Francs sont tranquillement dérobés !

Pour les policiers qui découvrent au matin, l'«audacieux fric-frac», le spectacle de la chambre forte est éloquent ! Jonchent le sol, coupons d'emprunts, bons du trésor, rentes Pinay, couverts en vermeil séchant dans des restes de ragoûts, quignons de saucissons aux herbes, à l'ail, sachets de potages, verres en cristal à moitié remplis de vinasse, cassoulets, Louis

d'or, vieux paquets de cigarettes, photos licencieuses, croûtes de fromages et quelques liasses, saphirs, rubis, émeraudes non emportés par les voleurs.

Mais pour ouvrir le coffre-fort, les policiers, eux-mêmes ont dû forcer la porte blindée car les voleurs, bien malins, avaient soudé les pènes de celle-ci par l'intérieur afin de se protéger d'une éventuelle offensive venue de la banque, mais aussi afin d'en retarder la découverte.

## Bien malins et bien organisés !

Car l'attaque de la Société Générale est le fruit de mois de réflexion, de maraude, de courses aux renseignements et de percement d'un tunnel improbable reliant les égouts de la ville à la chambre forte de la banque.

Pour ce, bien pratique, Nice bénéficie du fameux tunnel du Paillon.

Celui-ci est le lit d'une rivière quasiment asséchée se jetant sur la Promenade des Anglais. Elle s'enterre à l'entrée de la ville dans un large tunnel et c'est à ce niveau, dans des souterrains que partent les ramifications servant aux égoutiers. Un vrai gruyère sous la cité !

Albert Spaggiari durant ses «aveux» avouera les repérages dans les égouts, les petits croquis, les photographies en douce, les journées aux cadastre, les comptages de pas dans la rue mais aussi la lente recherche de matériel et la difficile constitution de l'équipe.

L'équipe ? Une quinzaine de malfrats qui sont pour la moitié de la pègre marseillaise dont



Devanture de la Société Générale à Nice



Le lendemain du casse



Embouchure du Paillon

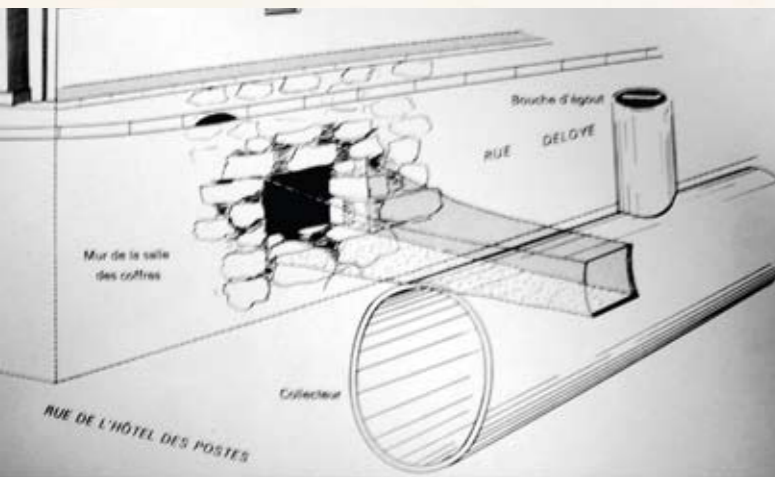


Pluie de Louis d'or

Albert Spaggiari se méfie : «Il a bien fallu pactiser avec des gens du milieu». et pour l'autre des amis : anciens Paras, anciens de l'Indochine, ex-OAS... des durs.

### «puissance de sa logistique»

C'est avec eux qu'Albert mettra en œuvre la «puissance de sa logistique», après s'être assuré de l'absence de caméras, de systèmes de détection et d'alertes diverses. Puissance de la logistique quant au creusement d'un tunnel de 8 mètres de long



et 80 cm de large avec 40 pieds de biche, 30 tournevis, 30 burins, 30 lampes de poche, 20 martelines, 12 masses, 10 bouteilles de gaz, 6 détendeurs, 3 chalumeaux, 1 perceuse électrique, 1 lance thermique !

Puissance de la logistique pour cette prudence constante quant aux bruits des travaux !

Puissance de la logistique pour le ravitaillement de nourritures mais aussi de femmes, effectué, durant toutes ces 6 semaines de labeur, par canots pneumatiques dans les eaux boueuses, infestées de rats !

Puissance de la logistique par la présence étonnante, sur place, d'un expert en joaillerie leur évitant ainsi d'emporter camelote et verroterie.

Puissance de la logistique par la mise à disposition d'un médecin en cas de vomissements ou tremblements nerveux divers !

Puissance de la logistique pour la mise en place minutieuse d'alibis, comme des fanfaronnades et joyeusetés organisées dans des bars.

Puissance de la logistique jusqu'au moindre détail comme garder le moral en dépit des difficultés nouvelles qu'ils rencontrèrent à chaque étape. Ce que l'on appelle le «pudding» en est une illustration. Alors qu'ils pensaient venir à bout du tunnel, ils tombèrent sur plusieurs épais centimètres de ce méchant mélange de gravats, ciment, amiante, galets. Juste avant le béton armé, dernier rempart de taille avant la salle des coffres, arraché «écaille par écaille».

Et enfin, puissance de la logistique comme le décalage de dernière minute du casse, dû à la venue en grande pompe du Président Valéry Giscard d'Estaing à Nice !

Après avoir fracturé quelque 317 coffres sur 4000, Albert Spaggiari laissa au mur, écrit sur un large papier et en lettres bâton, l'inscription : «Ni arme, ni violence et sans haine».

Phrase devenue depuis fort célèbre et qui deviendra le titre de son «tube».

Accolé à cette dernière, il dessinera un sigle pacifiste : un cercle barré de trois traits. La patte de la colombe.

### Le refus de la violence et la jobardise du personnage le feront entrer dans la légende.

Le butin fut partagé dans sa maison de campagne située à quelques encablures de Nice : les Oies Sauvages, une tour de guet, évaporée sur les flancs d'une montagne nuageuse.

Ce casse dans les semaines qui suivirent, suscita grand intérêt ! Citons le cas de la Société Générale qui, limite ridiculisée, offrit une prime d'un million de francs à quiconque fournirait des renseignements.

Ou du fameux mot de Jacques Médecin, alors maire de Nice qui lança chez Philippe Bouvard un tonitruant «Chapeau», saluant ainsi la performance des voleurs ! Tout comme le pensait l'opinion publique !

Ce sont des troisièmes couteaux du casse qui après avoir parlé firent se porter les soupçons sur Spaggiari. Un petit photographe sans histoire.

Cerveau ou lampiste ?

La question se posa un temps, l'agaçant fortement. Du coup, il n'aura de cesse de prouver durant sa cavale que ce casse, c'était son idée !

En ce qui concerne la Société Générale, une psychose s'en empara quand un mois après, le 17 août au matin, un autre casse fut découvert, cette fois dans une succursale parisienne. Précisément sur l'île Saint-Louis. Passé par les quais de Seine et après avoir creusé un tunnel, il y fut dérobé 12 millions de francs. Jamais retrouvés. ■

BÉNÉDICTE MARTIN





# L'évasion d'Albert Spaggiari



La prison, Albert Spaggiari la connaissait ! Et d'elle, il n'en pouvait plus !

Le 10 mars 1977, le voilà qui s'échappa de façon royale du cabinet du juge au Palais de justice de Nice, où il était entendu régulièrement depuis des semaines.

Par la fenêtre, il sauta. À la barbe et au nez du juge et de son avocat. Un saut de plus de 8 mètres qui s'acheva en roulé-boulé sur le toit d'une voiture garée en dessous. Il faut dire que du fond de sa cellule, Albert s'est longtemps entraîné à cette évasion qui fut possible grâce à l'aide de ses amis de toujours.

Dans sa chute, il perdit ses éternelles Ray-Ban mais prestement les ramassa. On ne se refait pas ! Avant d'enfourcher la moto qu'un de ses complices faisait chauffer depuis de longues minutes sous la fenêtre. Et c'est à travers les rues étroites du Vieux Nice qu'ils s'enfuirent. Direction le parking Masséna qui ne se trouve qu'à quelques centaines de mètres du tribunal. Là, il se cache sous une couverture dans le coffre d'une voiture et se rend, ainsi caché dans un appartement du chic quartier Ouest de Nice, entre le port et Coco Beach.

Le lendemain, les journaux écrivaient : « Cette fois encore, l'homme a bien réussi son coup ». ■

BÉNÉDICTE MARTIN

# Casse du siècle, casse du siècle, casse du siècle !

## IL N'Y A QUE DES CASSES DU SIÈCLE !

*C'est le casse de la Société Générale de Nice qui reçut pour la première fois dans les médias, l'appellation de «casse du siècle».*

*Une appellation, dont on peut désormais dire qu'elle est d'origine contrôlée*

*car chaque décennie nous sert son «casse du siècle» ! C'est vous dire si les siècles rapetissent !*

*Mais on peut tout de même en dénombrer trois qui se distinguent de par leur caractère extraordinaire : les voici.*

### **l'attaque du train postal Londres-Glasgow, 8 août 1963**

Est le nom qui a été donné à un vol d'ampleur exceptionnel perpétré dans la nuit du 8 août 1963 à Bridgeway Railway Bridge, Ledburn dans le Buckinghamshire. Jamais le butin qui s'élevait à près de 2,6 millions de Livres Sterling, soit 68 millions de dollars actuels ou 46 millions d'euros n'a été retrouvé. De plus, ce dernier était en 125 sacs remplis de petites coupures usagées qui se destinaient à la destruction.

Pris d'assaut à 6h50 du matin, le train a été stoppé par un feu rouge à un échangeur. Feu rouge créé par un gant placé manuellement, tout simplement devant le feu vert de la voie ferrée et allumé par une petite batterie de 6 volts !

Le temps que les chauffeurs vérifient le pourquoi de cet arrêt non prévu, l'un d'eux fut esbaudi par un grand coup à la tête ! Le pauvre ne s'en remettra jamais... Et l'autre réquisitionné par les voleurs afin de mener la locomotive sur une gare de triage à un demi-mile de là. Oui ! Réquisitionné car les voleurs ne s'étaient pas entraînés à conduire sur des trains diesel !



Les voleurs : un gang de quinze membres mené par Bruce Reynolds et dont le fameux Ronald Biggs faisait partie. Ainsi que Char-

lie Wilson, Jimmy Hussey, Roy James, John Wheeler, Brian Field, Jimmy White, Tommy Wisbey, Gordon Goody, Buster Edwards... Une vraie équipe dont quelques-uns de ces hommes étaient des anciens Paras de l'armée britannique.

Et c'est tout simplement qu'ils ont chargé le butin dans des véhicules garés le long des voies.

Quand la police arriva sur les lieux, elle retrouva un jeu de Monopoly avec lequel les voleurs s'étaient amusés après le casse, laissant ainsi leurs empreintes digitales sur tous les jetons !

13 sur 15 furent arrêtés et furent condamnés à l'emprisonnement lors de leur procès, le 16 avril 1964.

Ronnie Biggs qui faisait partie du lot s'échappa de prison quinze mois après la sentence, en se servant d'une échelle laissée dans la cour intérieure par les prisonniers



durant leurs exercices sportifs journaliers.

Il s'enfuit en Australie à Adélaïde où il recommença à vivre une vie toute ordinaire avec femme et enfants. Un signalement le dénonçant le força à rejoindre Melbourne puis finalement le Brésil. Brésil où les lois d'extradition avec le Royaume Uni ne fonctionnaient pas dans la mesure où il avait un



enfant d'une ressortissante brésilienne. C'est ainsi, à Rio qu'il vécut intouchable et tranquille durant plusieurs années. Avec sa part, fort agréable, du butin.

Mais en mai 2001, Ronald Biggs alors âgé de 71 ans, volontairement s'en retourna en Angleterre soigner une santé vacillante qui déjà lui avait donné 3 attaques cardiaques. Évidemment, il alla droit en prison où il y est encore. Mais en août dernier, il fut annoncé qu'en raison de son état de santé, il bénéficierait sûrement d'une grâce.



### **le casse d'Anvers dans le «brillant km²», 15 février 2003.**

Casse remarquable tant par sa logistique intelligente que par la bêtise dont les voleurs ont fait preuve en voulant éliminer les preuves !

C'est à Anvers dans le Centre Anverso du Diamant (9/11 Shupstraat) en plein dans le quartier ultra protégé des diamantaires que le 15 février 2003, 123 coffres sur 160 ont été vidés de leurs contenus !

Date très importante car ce jour-là, la Belgique est en arrêt devant sa télé pour le tournoi opposant la tennismoman Wallonne Justine Héning contre la Flamande Kim Clijsters.



Il aura fallu près de deux ans de préparation pour ce casse effectué en moins de cinq heures.

Infiltration des lieux en louant un bureau dans l'immeuble, location d'un coffre et d'une place de parking permettant avec le badge un accès souterrain pratique à toute heure. Composition d'une équipe où chacun est spécialiste dans son domaine : serrurier, électricien, bijoutier... afin de déjouer tour à tour tous les systèmes de sécurité.

Le casse a été une telle réussite que les voleurs n'ont pu tout emporter ! C'est un tapis de diamants, émeraudes, topazes, turquoises qu'ils laisseront derrière eux dans la salle fracturée !

Le butin est partagé dans un appartement anverso par les cambrioleurs avant de partir pour l'Italie par l'autoroute. C'est là, sur un abord qu'ils jetteront bêtement des preuves comme les tickets de caisse du matériel acheté ayant servi au casse, ainsi que des restes de sandwiches donnant de fait leur ADN aux policiers chargés de l'enquête.



L'un d'eux fut donc arrêté, c'était le locataire du bureau, ainsi que le propriétaire de l'appartement où ils se divisèrent les pierres précieuses en en laissant dans l'enthousiasme de nombreuses sur le tapis du salon !

À ce jour, aucun des diamants n'a été retrouvé !

### **le casse de Genève, perpétré le 25 mars 1990.**

Laisant à la banque une grosse tristesse de 31,4 millions de francs suisses soit 220 kilos de billets, eux aussi jamais réapparus ! ■



# ALICE TAGLIONI

son entretien



● **Vincent Goumard :**  
Quand est-ce que Jean-Paul Rouve vous a parlé pour la première fois du projet ?

**Alice Taglioni :** Sur le tournage de L'ÎLE AU TRÉSOR. Il m'a raconté qu'il écrivait un scénario sur la vie de Spaggiari, sans me dire qu'il pensait à moi pour jouer le rôle de Julia, la compagne de Spaggiari. Il m'en parlait juste comme un de ses futurs projets. Quelque temps plus tard, il m'a donné à lire le scénario en me proposant le rôle. Avant de commencer la lecture, j'espérais vraiment être séduite par le rôle et par le scénario parce que j'aime beaucoup Jean-Paul. C'est toujours difficile de dire non à quelqu'un qu'on estime. Heureusement, en refermant le scénario, je n'ai eu qu'un mot à la bouche : «Oui!». J'ai trouvé que c'était remarquablement écrit, qu'il y avait dans toute cette histoire beaucoup d'humour, de finesse et de sensibilité. Et que la relation de



# elle joue la compagne d'Albert Spaggiari

Spaggiari et de sa femme était très touchante et très bien décrite. J'ai donc dit oui tout de suite.

**V.G. : Quelle image d'Albert Spaggiari aviez-vous avant de faire ce film ?**

**A.T. :** J'avais vu le «Faites entrer l'accusé» sur Spaggiari ainsi que d'autres reportages télé qui lui étaient consacrés. J'avais été assez impressionnée par son histoire mais ce qui m'avait marquée, c'était la signature qu'il avait laissée dans la salle des coffres de la Société Générale qu'il venait de cambrioler : «Ni arme, ni violence et sans haine». Son audace m'avait beaucoup plu. Lorsqu'il s'enfuit plus tard par la fenêtre du bureau du juge qui l'interrogeait, il a un côté Zorro qui défie la police. Je comprends qu'on ait envie de porter son histoire au cinéma. Ce que j'aime bien dans le film de Jean-Paul, c'est qu'il ne fait pas passer Spaggiari pour un héros. Il n'oublie pas de nous rappeler qu'il était un peu facho, il montre son côté mythomane, dérisoire et pathétique...

**V.G. : Auriez-vous aimé rencontrer la vraie Julia ?**

**A.T. :** Je savais que ce n'était pas possible car elle veut rester à l'écart de tout ça. Elle ne veut pas du tout se faire connaître. Elle n'a pas écrit de livre sur la vie de son mari, ni sur leurs années de cavale alors qu'elle a vraiment tout plaqué pour partir avec lui. Elle sait que le film s'est fait mais elle n'a pas désiré y participer. Je respecte cela complètement. Par ailleurs, Jean-Paul a choisi une approche plus romanesque que documentaire. C'est sûr, par exemple, qu'il a montré leur cavale sous un aspect plus glamour qu'elle devait l'être en réalité. Je ne pense pas qu'il y ait autant d'excitation dans une vie où il faut sans cesse se cacher, se méfier de tout et de tous, être toujours prêt à fuir... D'ailleurs, on le voit bien, à la fin, lorsqu'on les retrouve loin des palaces dans une cité HLM !

**V.G. : Jean-Paul vous a-t-il demandé de vous documenter pour travailler votre personnage ? Est-ce qu'il vous a fait passer**

**des livres ou des films sur l'époque ou sur le sujet ?**

**A.T. :** Il m'a donné «Faites entrer l'accusé» et un documentaire, que j'avais déjà vus. Je n'ai pas voulu les revoir parce que je préfère rester vierge de tout pour travailler un rôle. Il m'a parlé aussi des ÉGOUTS DU PARADIS mais je n'ai pas eu envie de le voir. Moi, j'aime bien travailler sur l'imaginaire et le scénario de Jean-Paul était suffisamment dense pour nourrir mon personnage. Lorsque je fais confiance à un metteur en scène, lorsque je sens qu'il maîtrise son sujet, cela me suffit. Je ne veux pas prendre le risque de parasiter le personnage en le nourrissant de tas d'informations glanées ici ou là. Parfois, moins on en sait, mieux c'est ! On reste dans le point de vue du metteur en scène. Ce n'est pas pour rien que Francis Veber veut parfois que ses acteurs soient le plus neutre possible. Il peut ensuite travailler comme un peintre, avec une matière qui lui appartient, sans avoir besoin de gommer les «trucs» de ses acteurs. Bien sûr, ce n'est valable qu'avec des metteurs en scène qui ont une vision, une idée précise de ce qu'ils veulent. Quand ce n'est pas le cas,

là, oui, je peux faire des recherches par moi-même. Avec Jean-Paul, il suffisait que je l'écoute, que je me nourrisse de sa connaissance et de sa passion pour le sujet.

**V.G. : Comment vous a-t-il parlé de votre rôle ?**

**A.T. :** Il m'a juste dit que Romy Schneider aurait été parfaite pour le rôle de Julia ! [Rires.] Il ne pouvait pas mettre la barre plus haut ! Mais j'ai compris ce qu'il voulait dire. Tout en étant très présent, c'est un personnage qui garde un côté mystérieux. Il y a en elle du tragique qui transparait de manière insidieuse, quelque chose de cassé alors même qu'elle reste très digne. Elle sait exactement ce qui va arriver à son mari, elle sait qui est son mari, et elle décide de rester avec lui et d'être raisonnable pour deux.

**V.G. : Vous, qu'est-ce qui vous touche dans ce personnage ?**

**A.T. :** C'est le fait qu'elle ait choisi de vivre un amour absolu, total et désintéressé. Elle avait tout pour elle : argent, éducation, mari... Elle a tout sacrifié pour lui. Elle a tout fait par amour et pour l'amour. Au fond, Spaggiari représentait tout ce qu'elle n'avait pas dans sa vie, qui était tracée d'avance. Lui, il avait une part de mystère, il transportait avec lui ce parfum de voyou, de mauvais garçon qui plaît aux femmes, il était excentrique, il avait une gueule, du charme, de la prestance, de l'humour. Il avait un côté insaisissable. Elle a été séduite par l'imprévu, le risque qu'il représentait. Ils sont restés sept ans ensemble, en cavale, puis il est mort. Ces sept ans ont changé sa vie. Julia est un beau personnage de cinéma qui, je pense, ne doit pas être



très loin de ce qu'elle était dans la réalité - même si elle était brune. Il n'y a qu'à voir comment aujourd'hui encore elle garde ses distances, comment elle refuse de s'étendre sur sa vie passée. Elle veut rester seule avec ses souvenirs, sans les dévoyer, en les livrant au public.

**V.G. : On a le sentiment que Julia se méfie de tout, plus que Spaggiari lui-même. On a même l'impression, face au «journaliste», qu'elle comprend la situation plus vite que lui...**

**A.T. :** Oui. C'est un personnage actif, sans cesse sur le qui-vive, qui réfléchit tout le temps et se méfie de tout le monde pour protéger Spaggiari. Elle a certainement compris en effet avant lui la vraie nature du

«journaliste». Ce qui n'em pêche pas que quelque chose d'un peu ambigu se développe entre eux. Sans doute parce qu'elle est touchée de constater à quel point il est fasciné, ébranlé et ému par Spaggiari. Le cœur du film, c'est bien sûr ce qui se passe entre Spaggiari et lui, mais aussi, d'une certaine manière, entre eux trois...

**V.G. : Avec Gilles Lellouche, vous vous connaissez ?**

**A.T. :** On s'était simplement croisés dans un festival. C'était la première fois qu'on tournait ensemble et c'est une belle rencontre. Gilles est un excellent acteur dont le jeu vous donne toujours la possibilité de rebondir, qui est très inspirant. Il vous donne telle-

ment de choses qu'il n'y a plus qu'à se laisser porter. Il a de la présence, de l'intensité, il n'est jamais dans la pose... Il fait partie de ces nouveaux acteurs, de ces nouvelles gueules du cinéma qui apportent une autre façon de jouer, quelque chose de moderne... C'était très agréable de jouer avec lui.

**V.G. : Une grande attention a été portée à vos tenues, à votre coiffure. Ça participe à votre plaisir d'actrice ?**

**A.T. :** J'ai été très heureuse et très fière d'être habillée par Azzaro. Les costumes de Julia, c'est presque un personnage à eux tout seuls. Il y a une vraie unité derrière, une belle cohérence. Sans être une icône, Julia a une image très

forte dans le film grâce à ces costumes magnifiques. En plus, j'ai réalisé qu'être habillée en fille, ça m'allait bien ! [Rires.]

**V.G. : Comment définiriez-vous Jean-Paul comme metteur en scène ?**

**A.T. :** Il est surprenant. On s'était rencontrés au Festival de l'Alpe d'Huez mais c'est sur le tournage de L'ÎLE AU TRÉSOR qu'on a vraiment fait connaissance. Avec Alain Berbérian, Gérard Jugnot, lui et moi, nous étions heureux ensemble. On aimait rire, et on riait des mêmes choses. Jean-Paul, c'est un excellent acteur, très investi, très drôle, très généreux, plein de vie. Eh bien comme réalisateur, il est le même. Il est tout autant investi, il a la même énergie, il aime autant les

prises de risque et... il fait toujours les mêmes blagues nulles ! Sauf qu'à un moment donné, on le sent investi de la responsabilité du tournage et alors, on ne plaisante plus. Mais il est cool. Il a su s'entourer d'une équipe très efficace et très pro, ce qui lui donne liberté et sérénité : Christophe Offenstein, le chef-op, Mathias Honoré, le parfait premier assistant... Christophe filme de manière très rapide, il bouge tout le temps, il fait vivre la caméra comme si elle était elle-même un personnage, il intègre parfaitement la technique à la dramaturgie. Sa complicité avec Jean-Paul était parfaite car Jean-Paul aime bien aller vite. Il est directif sans être autoritaire. Il sait ce qu'il veut, et surtout ce qu'il ne veut pas !

Je n'avais pas l'impression qu'il dirigeait son premier film ! D'ailleurs, quand j'ai vu le film terminé, je lui ai dit : «Montre-nous les 50 que tu as faits avant !» C'est tellement maîtrisé. Sans parler du fait qu'on a fini de tourner en octobre et que le film est déjà prêt ! C'est vrai que l'expérience qu'il a acquise avec Les Robins, et cette manière qu'ils avaient d'avoir l'œil sur tout, l'avaient préparé à ça.

**V.G. : Qu'il soit aussi acteur, est-ce que ça change les choses ?**

**A.T. :** Bien sûr ! C'est un atout formidable. Il sait ce que les acteurs attendent d'un réalisateur, il connaît leurs angoisses, il sait ce qu'il faut leur dire et ce qu'il vaut mieux éviter. Il m'a vraiment bluffée. Avec deux ou trois mots, il savait me mettre sur la voie. Il possédait une parfaite maîtrise de son histoire et de ses personnages. Il n'était pas comme un auteur qui estime que son travail s'arrête à ce qu'il a écrit dans le script. Il était conscient des nuances, des couleurs de chaque personnage. C'était génial de sentir tout ça chez lui. Pour chaque scène, il connaissait exactement l'état psychologique de Julia, dans quelle situation elle était, comment jouer telle scène à tel moment. Cela m'a beaucoup aidée, d'autant que, contrairement à mon habitude, j'avais un peu le trac avant le tournage.

**V.G. : Pourquoi ?**

**A.T. :** Justement parce que je le connaissais. C'est très dur de tourner sous la direction de quelqu'un qu'on connaît et qu'on aime. Sûrement pour des raisons de pudeur. J'ai connu ça avec Jocelyn [Quivrin] quand il faisait son court métrage et qu'il me diri-

geait. Je pense qu'on a encore plus peur de décevoir quelqu'un qu'on aime. Même si je n'ai pas avec Jean-Paul l'intimité que j'ai avec Jocelyn [Rires], nous nous apprécions beaucoup, cela s'ajoute au défi d'aborder un nouveau rôle. Et puis, c'est difficile de ne pas rire avec Jean-Paul. Alors, lorsque nous nous sommes retrouvés dans une ambiance de travail, très sérieuse, très concentrée, où il me donnait des directions, c'était un peu déstabilisant. Mais il a été génial et rapidement, tout s'est très bien passé.

**V.G. : Y a-t-il une scène que vous appréhendez ?**

**A.T. :** La scène de la rencontre, parce que c'était la première qu'on a tournée ensemble. Et la scène de la fin, lorsque Julia révèle au «journaliste» que Spaggiari est condamné. Dès que je l'ai lue, bien avant le tournage, je lui ai dit : «Il ne faut pas que tu me demandes de pleurer, je n'aime pas ça, et je ne sais pas le faire !». Il m'a répondu :

«Ne t'inquiète pas, Julia ne pleure jamais. Regarde, c'est même marqué dans les didascalies». Arrive le jour du tournage, il se met juste derrière moi et me dit : «Alors là, elle craque, il faut que tu y ailles à fond, il n'y a plus de dignité qui tienne !». Je me retourne vers lui et j'ai une espèce de montée d'angoisse atroce ! «Tu es un salaud ! Tu ne m'as dit qu'elle ne pleurerait pas». Il ne voulait rien savoir, il s'est mis devant le combo et on a tourné. Sans couper, pendant que la caméra tournait, il me donnait des indications - «Non, redis-le ça, elle ne peut pas dire ça comme ça ! Refais-le» - et on enchaînait. J'étais tellement furieuse contre lui que j'ai senti la colère m'envahir et... les

larmes monter ! C'est pour ce genre de détails que je dis qu'il a été super pro, parce qu'il a bien senti que ce n'était pas la peine de m'angoisser six mois avant la scène.

**V.G. : Aviez-vous le sentiment que c'était facile pour lui de changer de casquette ?**

**A.T. :** Je ne sais pas mais lorsqu'il jouait, c'était mignon de le voir demander à son chef-op ou à son premier assistant : «Et là, c'était bien ?». Il avait besoin d'un regard extérieur. Mais il s'en sortait plus que bien ! C'est d'ailleurs un partenaire formidable. Qui n'a peur de rien, d'aucune audace, d'aucun ridicule, d'aucune perruque... Il fait un Spaggiari plein de vie et d'éclats comiques - et en même temps, très touchant. Je me souviens de la scène lorsqu'on arrive au restaurant il en fait des tonnes, et ça marche ! Et quand il parle au serveur de manière incompréhensible, c'est tellement drôle.

**V.G. : Qu'est-ce qui vous touche le plus chez lui ?**

**A.T. :** C'est bête à dire mais je crois que c'est ce côté enfantin qu'il a gardé. Il a tout le haut du visage avec son regard qui pétillait qui est le même que chez son fils de trois mois ! J'exagère sûrement mais à peine... Quand il était très heureux d'une scène, il me prenait dans les bras et il sautillait comme un bambin ! J'aime aussi ce regard bienveillant qu'il a sur ses personnages, et la mélancolie qui se dégage de cette histoire. Je pense que ce film ne va pas juste passer, mais laissera une trace. Ce n'est pas un énième film de gangsters. Il est singulier, inattendu et inclassable. ■

VINCENT GOMARD





# L a blonde des années 70

**Déjà à l'époque... Une époque pas si lointaine... Une époque où les films se vivaient en noir et blanc... Oui, déjà à l'époque, le cinéma les adorait ! Et ce n'est pas Marilyn Monroe, la blonde de toutes les blondes qui démentira cette affirmation ! Pour l'aspect virginal de leur chevelure qui contrastait avec leurs lèvres. Lèvres qui même, à peine rosées, étaient comme des feux d'alarmes. Incendies allumés sous les projecteurs et dans le cœur des hommes.**

Le cinéma français des années 70 ne fut pas en reste, lui qui vit apparaître un genre nouveau : la bourgeoise blonde qui a de l'humour. Et Julia, le personnage incarné par Alice Taglioni dans le film en est l'archétype même. De Stéphane Audran, Catherine Deneuve à Mireille Darc, elles ont été nombreuses à jouer entre la douceur et le rire, de grandes filles bien élevées qui glissaient dans les films en robes de soie. Des lianes éthérées en tailleur. Des femmes légères comme des parfums qu'on vaporisait sur un film et dont l'image vous restait, prenante et entêtante, des semaines durant. Des femmes qui s'habillaient d'étoffes fuyantes et lançaient des regards vertueux. Des femmes portées par l'humour, la classe, l'esprit. S'acoquinant dans la vie tout aussi bien de décolletés, micro robes et talons aiguilles que de larges chemises d'hommes, de foulards cachant leurs cheveux et de spartiates en lanières de cuir.



Mireille Darc

Stéphane Audran

Des femmes maniant les codes de la féminité ; des années 70, érotisantes à souhait, à leur éducation propre d'un après-guerre prospère. Perchées sur des chaussures dangereuses, c'est le genre de femme que rien ne dérange. Des grandes bourgeoises calmes. Que même le vent dans leurs cheveux ne passe pas... Imperturbables et fortes. Mais les canons de la beauté changent avec les saisons... Et à croire qu'un coup de vent brûlant souffla sur le septième art, mais ce fantôme de femme évolua.



La blonde des années 70 était ce que la petite brune fut aux années 80. Détrônée vite fait, derrière l'objectif, par des héroïnes plus « animales », plus « sauvages ». Dignement incarnée par des actrices comme Isabelle Adjani, Valérie Kaprisky ou Sophie Marceau. ■

BÉNÉDICTE MARTIN



Catherine Deneuve

Article de Paris-Match  
du 8 janvier 1982

Incroyable rencontre dans une  
churrascaria de Rio

# RONALD BIGGS ET ALBERT SPAGGIARI

Le 8 Janvier 1982, Paris-Match consacrait un grand et bel article sur une rencontre hors du commun. En effet, les deux plus grands voleurs de l'époque : Albert Spaggiari et Ronald Biggs (voir l'article sur l'attaque du train postal Glasgow-Londres) se rencontraient à Rio de Janeiro, dans un restaurant, une churrascaria, où le dernier avait ses habitudes, un restaurant offrant une des vues les plus grandioses sur la baie brésilienne et le fameux pain de sucre. Dans cet article, plusieurs choses attirent l'attention.

La première, et c'est comique, **c'est la revendication de chacun d'être le meilleur**, d'avoir effectué le plus gros casse du siècle :

Albert Spaggiari : «*Alors c'est toi qui revendiques le casse du siècle. Chapeau ! Cependant, je suis désolé, mais les chiffres te donnent tort. C'est bien dommage pour ta gloire, mais moi j'ai raflé six milliards. Toi, tu n'en as piqué que quatre. Au hit parade, je te sème. Le number one, c'est moi.*»

Ronald Biggs : «*En apparence seulement. Tu oublies l'inflation. Quatre milliards en 69 en valaient bien six en 76.*»

La seconde, **c'est d'être le plus connu** : Des mots comme «gloire» et les expressions «hit parade» et «number one» le prouvent.

La troisième, c'est d'avoir, après leurs diverses opérations de chirurgie esthétique, afin de changer de visage, **récolté le maximum de points de suture !**

Ronald Biggs : (...) «*Je me suis fait refaire trois fois le visage pour changer d'apparence. La première fois, ce fut à Paris. Un désastre, de la charcuterie. Je n'étais pas tombé sur un chirurgien esthétique, plutôt sur un boucher. Ensuite, j'ai dû repasser deux fois sur le billard pour réparer les catastrophes de mon chirurgien réparateur. Au total, tiens-toi bien, j'ai eu 165 points de suture sur le visage.*»

Albert Spaggiari : «*Ah, tu vois bien que je suis le meilleur. J'en ai récolté 180. Moi aussi, je me suis fait refaire deux fois. Et le premier coup, c'est drôle, c'était chez Pitanguy à Rio, le plus célèbre plasticien du monde. Évidemment, il ignorait qui j'étais. J'ai prétendu que je voulais qu'il corrige mon grand nez. Il l'a fait et il a un peu tout arrangé. C'était le pied. J'avais perdu quinze ans. Dans la rue, toutes les nanas se retournaient. Il m'avait fait trop beau. J'attirais les regards. En*

*pleine cavale, c'était dingue. J'ai dû me faire refaire une seconde fois. Le nouveau chirurgien m'a vraiment pris pour un fou quand il m'a vu arriver... Tu me diras que je suis habitué. Des surprises, j'en ai déjà causé pas mal.*»

La quatrième, **c'est leur cavale épuisante** qui ne les laisse jamais en paix, les éloignant finalement de leur «public», leur famille, leur vie quotidienne, leur pays.

Ronald Biggs : (...) «*La cavale détruit un homme bien mieux que la prison, la guerre ou la maladie. En cavale, tu ne peux même plus rêver, espérer ou construire.*»

Albert Spaggiari : «*Tu as raison. J'éprouve exactement la même chose. Et pourtant, je suis «une cavale» privilégiée grâce à l'argent de la Société Générale. Simplement, cet argent, c'est un argent crachat, du fric que l'on claque. Il faut sans arrêt, sans arrêt «arroser» tout le monde ; le «second couteau» qui te vendra un passeport, le douanier qui fermera les yeux, le gouvernement qui t'hébergera. Tout le monde, j'te dis. Et pour rien, car*

*tu gardes en permanence l'angoisse au ventre. Il faut faire gaffe à tout. Ne jamais commettre une faute. Surtout ne pas se faire remarquer. Cinq ans de cavale, c'est plus dur que vingt ans de prison. Il y a deux formes de cavale. Celle de Mesrine, qui s'évade pour aller jusqu'au bout ; et la mienne, celle du rat, la plus épuisante.*»

Et la cinquième, **cruelle rançon de la gloire**, c'est leur grande solitude et le mal du pays.

Albert reviendra fréquemment en France, sous des fausses identités et grimé ! Il est d'ailleurs enterré auprès des siens dans son village natal. Quant à Ronald Biggs, après d'importants soucis de santé et un gros blues de l'Angleterre, il se rendra de lui-même aux autorités britanniques, il y a à peine quelques années. Il vit toujours, malade et emprisonné.

«Avec le bonjour d'Albert !», cette expression franchouillarde que Spaggiari avait pour habitude de lancer aux politiques français, était une manière d'entretenir tout ce mythe et de garder ce lien fort qu'il avait avec la France.

BÉNÉDICTE MARTIN

## Entretien avec

# GILLES LELLOUCHE

**Vincent Goumard : Vous souvenez-vous de la première fois où Jean-Paul Rouve vous a parlé du projet ?**

**Gilles Lellouche :** C'était il y a trois ans dans une soirée. On ne se connaissait pas très bien mais on s'appréciait beaucoup. Il m'a dit qu'il rêvait de réaliser un film sur Spaggiari, que le personnage le fascinait. Puis il y a deux ans, il m'a dit qu'il pensait à moi pour jouer le rôle d'un type qui se faisait passer pour un journaliste afin d'approcher Spaggiari et qui se laissait séduire par lui jusqu'à en oublier la raison pour laquelle il avait cherché à le rencontrer. Jean-Paul m'a montré à ce moment-là les photos qu'il avait faites où il s'était déguisé en Spaggiari en s'inspirant scrupuleusement des photos de «Paris Match» qu'il avait retrouvées. C'était époustouflant. Il y avait une incroyable ressemblance physique. Je comprends que Jean-Paul ait eu envie de jouer ce personnage-là d'autant que c'est un rôle qu'on ne lui aurait pas forcément proposé et dans lequel il s'est révélé excellent. Je vais aller plus loin, s'il y a un gangster qui pouvait correspondre à la folie de Jean-Paul acteur, c'est bien Spaggiari, pour le côté fantasque, mégalo... Il a d'ailleurs à ce propos une super définition de Spaggiari : «S'il était vivant aujourd'hui, il serait à la Star Ac'». C'est sans doute vrai, Spaggiari est davantage un homme qui voulait être connu qu'un voyou dans l'âme. Quelque temps plus tard, j'ai recroisé Jean-Paul à Nice où j'étais venu présenter un film. Lui, il écrivait son scénario avec Benoît Graffin. Il m'a dit qu'il comptait toujours sur moi. J'étais très heureux. Puis, il y a un an et demi, il m'a dit que ça devenait compliqué, qu'il se battait avec les financiers qui lui proposaient

d'autres noms que le mien mais qu'il ferait tout pour que ce soit moi. Jusqu'au jour où il m'a dit : «Je ne sais pas si on va réussir à faire le film, mais ce qui est sûr, c'est que ce ne sera personne d'autre que toi, parce que tu es idéal pour ce personnage !» Et il a réussi. Merci, Jean-Paul !

**V.G. : Qu'est-ce qui vous a surpris à la lecture du scénario ?**

**G.L. :** Sa construction était brillante. À tel point que le montage du film a respecté le scénario initial. J'aime beaucoup l'esprit de la narration. Ces associations d'idées, d'images... Spaggiari allume son cigare dans un palace en Amérique du Sud et la fumée nous entraîne... jusque devant la Société Générale à Nice ! Il y a un très habile mélange de références au cinéma des années 70, qui sont claires et parfaitement intégrées, et d'éléments très modernes. Je trouve brillant ce doux mariage. Ce n'est ni un plagiat des films de Verneuil ou des premiers Sautet, ni un film qui tombe dans la branchitude intello des années 2000. En plus, lorsque j'ai vu le film terminé, je me suis dit que Jean-Paul avait transcendé son scénario.

**V.G. : Comment vous a-t-il parlé du personnage qu'il vous destinait ?**

**G.L. :** Il m'a tout de suite dit qu'il n'avait pas existé, que c'était une invention pure. Et c'est justement, ce qui est très fort dans le scénario. Ils ont réussi à lui donner de l'épaisseur et une crédibilité totale. Il a tout de suite insisté aussi sur le fait que le film, c'était l'histoire de ces deux hommes, Spaggiari et celui qu'on va appeler le «journaliste». Il y en a un à l'ego surdimensionné, qui a une vie *a priori* fantastique, hors norme, et l'autre qui, avec sa petite vie rangée,

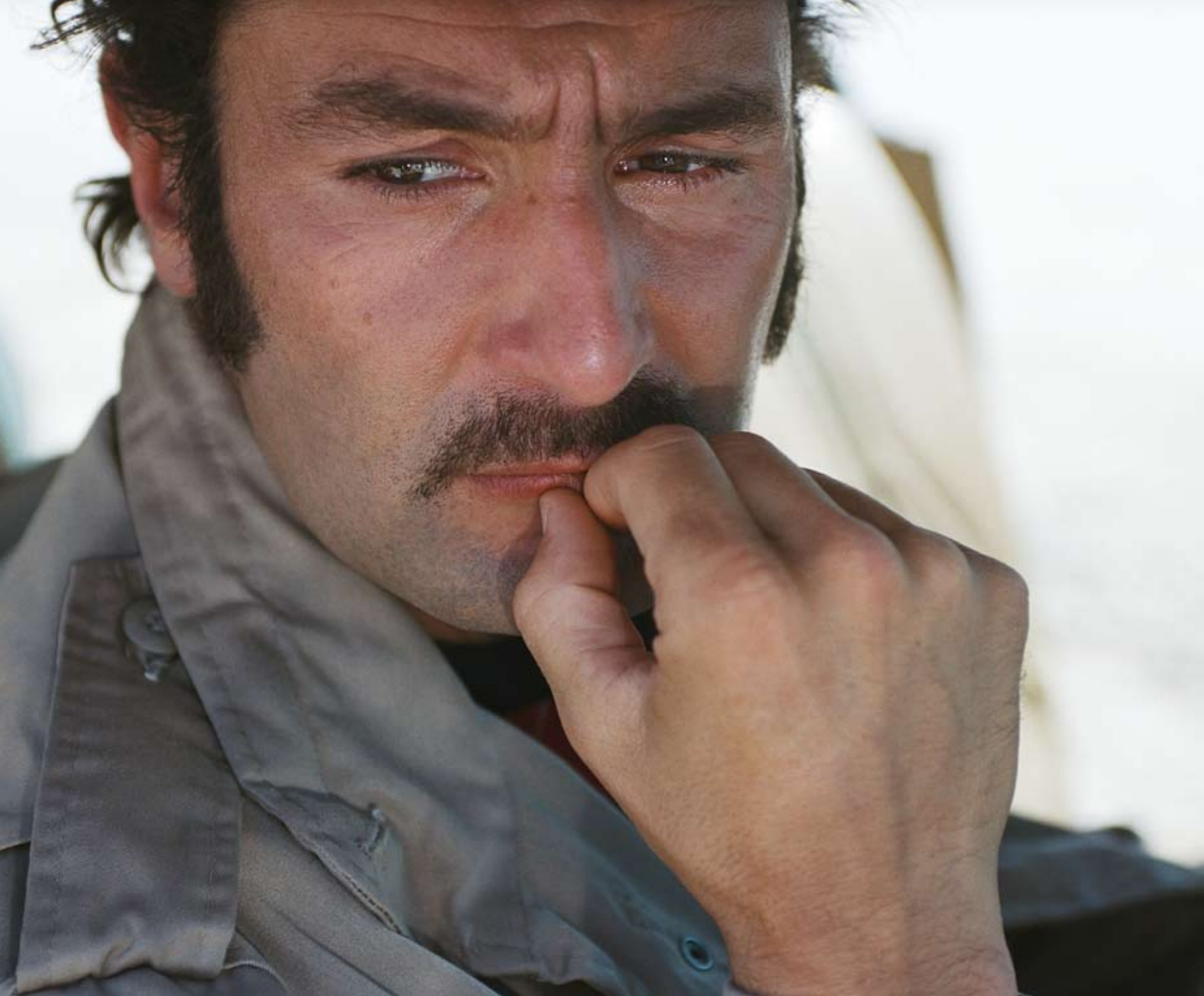
son pavillon de banlieue où dorment tranquillement sa femme et son fils, est son contraire. En réalité, les choses sont plus complexes et j'ai trouvé très intéressante dans l'approche de Jean-Paul, l'évolution qu'il a donnée à mon personnage. Le personnage, c'est ce qui me guide dans mes choix, encore plus que le scénario lui-même, or c'est de plus en plus rare en France de voir autant évoluer un personnage. Je voyais ce type rangé en apparence, qui n'existe que par sa fonction, sortir peu à peu de son cadre, happé qu'il est par la folie de l'autre. Comme s'il faisait sa crise d'adolescence ! Il était droit dans ses bottes et pourtant il se laisse séduire par la personnalité de Spaggiari - et aussi par celle de sa compagne, Julia [Alice Taglioni], dont à mon avis, il n'est pas loin de tomber amoureux. On le voit bien dans l'écoute, la compassion et la compréhension poussée à l'extrême qu'il lui accorde. Il est même ému par elle. Mon personnage nage en eaux troubles, entre Spaggiari et Julia. C'est une étrange partie d'échecs qu'ils mènent tous les trois car je pense qu'ils ont compris tous les deux pourquoi j'avais fait le voyage... Mais à leur contact, sa sensibilité est remontée à la surface, il est devenu vulnérable, une brèche s'est ouverte. Il ne peut pas lutter contre ce sentiment.

**V.G. : Qu'est-ce qui vous touche le plus chez lui ?**

**G.L. :** La révélation de sa vulnérabilité. Au départ, on a un homme défini comme viril, carré, plein de certitudes, jusqu'au-boutiste et puis, peu à peu, au-delà de toute considération sociale, morale, politique, il va se laisser ébranler, séduire, émouvoir. Il ne se préoccupe plus de savoir si Spaggiari est un criminel, un salaud, un facho. Il



par VINCENT GOUMARD



est touché par l'homme, il est happé par son panache et son malaise et aussi par la détresse de sa femme. C'est passionnant. On imagine bien que dans la vie, ça puisse en effet se passer comme ça...

**V.G. : Vous voilà encore avec un nouveau look, une nouvelle tête... On a le sentiment que vous aimez cet aspect «physique» du métier d'acteur...**

**G.L. :** J'adore ça, c'est fondamental. Pour moi, cela fait partie intégrante de la construction du personnage. Quelles qu'en soient les conséquences ! [Rires] Là, côté glamour, je ne suis pas beaucoup gâté. Je suis très années 70 ! La coupe de cheveux, la moustache, les pattes, ça fait un peu Victor Lanoux ! Disons que ce n'était

pas une recherche esthétique. Mais tout ça plus les vêtements, ça induit une façon de marcher, de se comporter. Ça m'a aidé énormément à donner vie à ce personnage...

**V.G. : Y avait-il des scènes que vous appréhendez particulièrement ?**

**G.L. :** Franchement, non. La plupart du temps, si une scène ou un personnage me pose problème, c'est qu'il y a un manque de réalisme ou que le réalisateur a voulu forcer le trait. Dans ces cas-là, je rame. En revanche, dans le film de Jean-Paul, les scènes sonnent juste et vrai. Tout est cohérent et bien défini et l'évolution du personnage très bien dessinée. Surtout, j'avais un réalisateur en face de moi qui était très au fait de son sujet. En plus,

j'avais le désir de faire ce film depuis un moment déjà. Je me souviens qu'après la lecture du scénario, j'ai bien attendu une bonne année avant d'avoir des nouvelles et je n'arrêtais pas d'y penser. J'étais curieux aussi de savoir comment Jean-Paul allait s'y prendre, avec quels décors, avec quels acteurs, et j'avais une énorme envie d'y être !

**V.G. : Vous qui êtes aussi réalisateur [NARCO, coréalisé avec Tristan Aurouet, sorti en 2004], qu'est-ce qui vous a surpris chez Jean-Paul Rouve metteur en scène ?**

**G.L. :** Franchement, j'ai été surpris, et ce n'est pas de la démagogie. Je l'ai trouvé étonnamment détendu dans sa manière d'aborder le plateau. D'autant que c'était son premier film,

## «tout le monde était soudé autour de Jean-Paul»

qu'il n'avait jamais réalisé de court métrage, pas même touché une caméra ! Et du jour au lendemain, il est propulsé là, avec un sujet difficile à traiter, des acteurs à diriger, une équipe à encadrer, et il a été hallucinant. On avait l'impression que c'était son dixième film ! Il était toujours très tranquille, très calme, il savait s'imposer quand il fallait, et a fait régner tout au long du tournage une très bonne ambiance. Il avait constitué une équipe relativement réduite mais très homogène, d'une extrême gentillesse et d'une grande bienveillance. Ça en dit long sur la personnalité de Jean-Paul. D'habitude, il y a toujours des râleurs sur un tournage, là, et ce n'est pas de la langue de bois, tout le monde était soudé autour de Jean-Paul, du machino à la maquilleuse en passant par l'assistant opérateur, c'était incroyable ! On tournait au Portugal, on passait nos soirées et nos week-end ensemble, acteurs et techniciens. On était heureux de faire de belles choses. C'était formidable de se retrouver en autarcie, loin de Paris, entre nous, avec de petits moyens certes, mais une grande ambition.

**V.G. : Y avait-il, pour vous, une différence entre Jean-Paul Rouve acteur et Jean-Paul Rouve metteur en scène ?**

**G.L. :** Justement, je crois qu'il n'y en a pas - et c'est ce qui fait sa qualité. Le fait d'être un très bon acteur lui

permet de puiser dans son expérience pour être un meilleur metteur en scène. C'est un point commun qu'il a avec Guillaume Canet. D'ailleurs, c'était quasiment la même équipe que sur NE LE DIS À PERSONNE, avec notamment le même chef-op, Christophe Offenstein. Lorsqu'un acteur passe derrière la caméra, si tant est que ce soit pour de bonnes raisons, il influe une énergie, un naturel, un souffle très cohérents. On est moins dans la «réalisation» que dans la mise en scène. Avec Jean-Paul, ce qui est à l'intérieur du cadre est plus important que le cadre en lui-même. Il était très à l'aise avec sa narration, avec nous et nos personnages, il nous faisait participer pour aller vers davantage de vérité, quitte à mettre de côté son découpage. Il remettait les choses en question tout le temps pour faire prévaloir la scène, le jeu, et ce que les acteurs dégageaient. Travailler comme ça, c'est génial pour un comédien. C'est en outre un très bon directeur d'acteurs. Extrêmement juste. Il sait retenir vos propositions quand elles vont dans le sens de la scène, comme il sait gommer ces tics ou ces facilités derrière lesquels les acteurs ont souvent tendance à s'abriter. Au bout d'un certain temps, on était tellement ensemble, tellement proches que nous étions dans une sorte de service minimum. Il suffisait d'un «non,

ça non» ou d'un «monte un peu !» pour avancer. Il y avait aussi beaucoup de bienveillance entre nous, en raison de notre réelle et profonde amitié. On n'hésitait pas à se corriger mutuellement. Il s'était passé la même chose avec Guillaume Canet. Lorsqu'on se fait confiance, on réalise une grande économie de mots, et donc de temps. Quand il me disait non, je savais qu'il avait raison, que je n'avais pas à insister. Comme le dit Jacques Brel : «Je préfère les gens qui donnent que les gens qui expliquent». C'est exactement ce qui s'est passé entre nous. Jean-Paul est formidablement généreux et chaque personne qu'il a engagée, il l'a valorisée. Ce n'est pas si courant. Il n'a pas fait ce film pour de mauvaises raisons, pour essayer d'exister parmi la foule, pour être plus haut, il a juste voulu constituer une équipe la plus cohérente possible pour réaliser un bon film. Il y est arrivé.

**V.G. : Quel est, d'après vous, son meilleur atout pour jouer Albert Spaggiari ?**

**G.L. :** Certainement son ambiguïté. Par certains aspects, Jean-Paul me fait penser à quelqu'un comme Patrick Dewaere. C'est-à-dire à un mélange de douceur absolue, d'humour, de vulnérabilité et de dangerosité - autant d'éléments intéressants pour Spaggiari qui est

## «aller vers davantage de vérité»

quelqu'un de fantasque, de drôle, mais qui, soudain, peut pêter les plombs et devenir effrayant. Il a des sales idées politiques, des comportements dégueulasses, comme avec la petite Vietnamiennne - qui, entre parenthèses, est jouée par une actrice vraiment géniale dont c'est pourtant le premier film. Cette scène est très ambiguë et Jean-Paul a su optimiser à la fois son expérience d'acteur et ce qu'il est aujourd'hui. Il est à la fois le mec le plus charmant du monde, très drôle, et en même temps, il porte en lui des parts d'ombre évidentes. Le personnage de Spaggiari possède de nombreuses facettes, il est à la fois fébrile, fort, inquiet, beau, moche, intelligent, dérisoire. Comme Jean-Paul ose tout. J'adore le fait qu'il n'hésite pas à le rendre pathétique parce qu'on a de moins en moins de personnages comme ça au cinéma.

L'avoir pour partenaire, c'était génial. Et c'était pareil avec Alice [Tagliioni].

**V.G. : Qu'est-ce qui vous frappe chez elle ?**

**G.L. :** Alice est très étonnante en raison notamment de sa curiosité. Elle est très ouverte aux propositions et elle a envie d'apprendre. Elle est toujours en train de progresser et je pense qu'elle peut devenir une grande actrice. Elle est très intelligente, très vive, elle observe beaucoup et elle a de l'instinct. Ce que j'aime chez elle, c'est qu'elle ne se cantonne pas aux rôles qu'on lui donne. Elle pourrait attendre tranquillement que les rôles tombent grâce à son physique. Mais elle est plus exigeante que ça. Pendant le tournage, elle n'a pas hésité à se faire violence, à prendre des risques, à jouer sur des sentiments qu'elle avait peu exploités, c'était touchant.

Je ne la connaissais pas avant, on avait juste dîné une fois avant le tournage. Pour moi, c'est une belle rencontre. Nous étions très proches tous les trois, Jean-Paul, elle et moi. Elle était un peu comme notre petite sœur. Pour elle, ça ne devait pas être tous les jours évident avec deux gaillards comme Jean-Paul et moi.

**V.G. : Si vous ne deviez garder qu'une image de toute l'aventure...**

**G.L. :** Le tournage de la scène au bord de l'immense piscine. Nous étions tous au sommet du bonheur. On était juste super-heureux, on était en plein milieu du film, on sentait qu'on jouait tous les trois, ça correspond à un pic de bonheur ! C'est assez rare d'être en harmonie avec l'essentiel : le texte, les acteurs, l'équipe... C'était des journées mémorables. ■

Azzaro, marque emblématique et fétiche des années 70, a habillé Alice Taglioni pour les besoins du film. En effet, son créateur, Loris Azzaro, aujourd'hui décédé (2003) était passé maître en robes du soir, robes de cocktail, et robes «à tapis rouge». La fameuse robe «Trois anneaux» en est un ravissant exemple ! Depuis sa disparition, c'est la styliste Vanessa Seward qui en est la directrice artistique avec grand succès. Fille de diplomate d'origine argentine, ancienne élève au Studio Berçot, ancienne créatrice chez Chanel durant neuf ans et avec Tom Ford chez Yves Saint Laurent, elle apporte à la maison une grande fraîcheur et toute sa modernité. Azzaro est une marque pour les séductrices. Monsieur Azzaro disait lui-même que «les robes doivent être belles au point d'être arrachées par

les hommes.» Sans aller jusque là, on admirera les plissés, les brillances, les soies sauvages, les bretelles en cordes dorées, les couleurs éclatantes...

Personnellement, mon homme n'y résiste pas. C'est juste un conseil, mesdames !

De son studio de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, Vanessa avec raffinement revisite intelligemment les années trente et soixante-dix... Jersey léger, mousseline voletante. Du luxe, peu d'ostentation, à peine quelques boutons en cristal, des coupes de déesses grecques, des maillots de bains vous transformant en sirènes, des accessoires qui ont l'air tout droit sortis d'un coup de baguette magique d'une bonne fée !

La maison Azzaro s'adaptait à merveille au personnage de Julia. Aucun autre choix n'était possible !

LA

# MAISON AZZARO



par **Bénédicte Martin**

# Brèves

par **Bénédicte Martin**

**RICHARD ANTHONY** vient d'épouser sa seconde femme Sabine à la mairie de Neuilly. Leur fils, le petit Alexandre âgé de neuf mois, est quant à lui, resté au domicile des nouveaux mariés.

À **HOLLYWOOD**, Raquel Welch a remis au jeune Arnold Schwarzenegger le titre de Monsieur Muscle.

**EN JUIN** sortiront chez Flammarion, les souvenirs de Thierry Le Luron : «Comme trois pommes».

**EN MAI**, sortiront aux éditions Stock, les souvenirs de Guy Lux : «À mon tour».

**RÉOUVERTURE DU CLUB SAINT-HILAIRE**, créé seize ans plus tôt par François Patrice. Jean Marais, Jonhny Hallyday, Dalida, Alain Delon y sont attendus.

**L'OPINION PUBLIQUE** commence à se poser la question : Jacques Martin va-t-il trop loin ?

«**FINIE** la vie au caviar et au champagne, nous préférons le coin du feu à la campagne». Voici les mots de Liz Taylor à propos de sa vie avec son nouvel époux, John Warner. Le sixième.

**AFIN DE FÊTER** joyeusement leur union, l'actrice Marisa Berenson et le businessman Jim Randall ont convié à Hollywood 750 amis.

**ROBERT DE NIRO** va bientôt tourner dans **RAGING BULL** un film retraçant la vie du boxeur américain Jack La Motta.

À **PARTIR DU 7 MARS** prochain, Gérard Majax donnera des cours de magie pour petits et grands.

**BARBARA** a manqué de périr dans l'incendie qui a ravagé sa demeure de Précy-sur-Marne.

**BERTRAND BLIER** réunira à nouveau Gérard Depardieu et Patrick Dewaere (**LES VALSEUSES**) dans un film dont le tournage est prévu pour cet été : **PRÉPAREZ VOS MOUCHOIRS**.

**SCOOP** : Lancement, très prochainement, du parfum **EVASION** By Albert Spaggiari dans toutes les bonnes parfumeries.



● Difficile, lorsqu'il est question d'Albert Spaggiari de ne pas évoquer Jacques Mesrine. Car l'un et l'autre à la fin des années 70, furent dans le cercle fermé des plus grands gangsters français. Mort le 2 novembre 1979 à Paris, soit deux ans après le casse de la Société Générale de Nice et un an après l'évasion rocambolesque d'Albert Spaggiari du tribunal, Jacques Mesrine à l'inverse de Spaggiari laissa dans l'opinion publique la trace de faits divers sanglants. Il revendiqua une trentaine d'assassinats.

Né le 28 décembre 1936 à Clichy, fils de commerçant, c'est dans cette banlieue Nord de Paris qu'il grandit jusqu'à la guerre d'Algérie où il fut amené à des cruautés. De là, naîtra une immense haine contre la société.

Enlèvements, meurtres, braquages, attaques à main armée, évasions, Mesrine narguera à plusieurs reprises la police en donnant des interviews à la presse.

Sa mort, fort médiatisée, donnera lieu à une polémique quant à l'absence de sommation et aux 19 impacts de balles retrouvés dans son corps.

Ces deux destins semblent s'opposer.

Sur le plan de l'extrême violence déployée par Jacques Mesrine pour arriver à ses fins et le refus obstiné de celle-ci, d'absence de meurtre et de haine affirmés par Albert Spaggiari.

Souvenons-nous de ce message laissé dans la salle des coffres «Ni arme, ni haine, et sans violence» !

Opposés aussi sur la pluralité des actions de Mesrine et l'unique «tube» de Spaggiari. Mais malgré tout, certains points les rassemblaient.

Tout d'abord : leurs fortes médiatisations. Jamais aucun d'eux n'hésita à donner une interview à des journalistes afin de ridiculiser la police. Souvent contre monnaie sonnante et trébuchante.

Ensuite : leurs images puissantes qu'ils avaient auprès des Français. Des sortes d'icônes. Des fers de lance de la liberté. Des héros modernes.

Puis : leurs utilisations régulières de déguisements. Albert Spaggiari ira même jusqu'à se déguiser, non sans humour, en Jacques Mesrine lorsqu'il se baladait à Paris durant sa cavale.

Et enfin : tous les deux étaient des «ennemis publics» et se disputaient les colonnes des journaux, dans la rubrique «Judiciaire».

Émulation, concurrence. À qui mieux mieux. Voyez, même chez les gangsters, il faut être le meilleur ! ■

BÉNÉDICTE MARTIN



# SPAGGIARI ET MESRINE



*Albert Spaggiari  
avait tout d'un Arsène Lupin !*

**ALBERT SPAGGIARI**  
**NOTRE GENTLEMAN CAMBRIOLEUR**



POUR PLUS D'ÉVASION  
venez découvrir  
**NICE**  
ses plages, son soleil, sa Baie des Anges...

**Albert Spaggiari avait tout d'un Arsène Lupin ! Bien que ce dernier personnage soit né de l'imagination de Maurice Leblanc, on est en droit de se demander si Spaggiari n'avait pas autant mûri son personnage de Bert ! À l'étude d'Albert et d'Arsène, on trouve de nombreux points communs !**  
Tout d'abord ce qui les réunit, c'est l'immense popularité dont ils jouissent auprès du public. Plus séducteurs que séduisants, ce sont des hommes élégants, roublards, cadors, très appréciés des femmes et avec qui la sympathie est immédiate.  
Cette popularité vient du fait qu'ils sont non violents. Leur répulsion à tuer charme les foules. Et le fait qu'ils n'aient aucun sang sur les mains fait d'eux des voyous avec des bonnes manières ! Arsène est introduit dans la bonne société, Albert en use les politesses



en remboursant le propriétaire de la voiture qu'il a abîmée lors de son évasion !  
Tout comme Arsène Lupin, Albert est une sorte de bandit au grand cœur. Il semble que les deux aient une vision très floue de la différence entre justice et équité. Arsène croit réparer de drôles d'injustices en envoyant à une jolie femme le collier dérobé à une riche mais vilaine comtesse. Albert vole la fortune des riches, ceux qui ont des coffres, ceux qui peuvent thésauriser afin de l'utiliser à meilleur escient : le flamber, le dépenser, bref faire vivre l'argent ! Qu'il circule !

Et enfin, tout comme Arsène et parce que le jeu de la cambriole va de pair avec le cache-cache, Albert utilisera de nombreux pseudonymes et notamment celui de Romain Clément, qui est son deuxième prénom accolé au nom de jeune fille de sa mère !

# ENTRETIEN AVEC BENOÎT GRAFFIN

*Coscénariste*

**Vincent Goumard :** Qu'est-ce qui vous a frappé la première fois où Jean-Paul Rouve vous a parlé de son désir d'un film sur Albert Spaggiari ?

**Benoît Graffin :** Jean-Paul était totalement habité par le personnage. Son désir était plein d'élan et de sincérité. Au départ, quand il m'en a parlé, ce n'était pas pour qu'on travaille ensemble, je crois même qu'il avait envisagé d'écrire avec quelqu'un d'autre. Et puis nos conversations sur le sujet se sont enchaînées jusqu'au moment où on a plongé ensemble dans cette histoire. Pendant un mois ou deux, on a collecté du matériel, on cherchait notre angle, notre sujet. Comme on était assez occupés tous les deux, on s'est même dit qu'on allait juste amorcer l'écriture et trouver un scénariste pour développer le script. Mais une idée en entraînant une autre, on s'y est collés nous-mêmes !

**V.G. :** Qu'est-ce qui vous séduisait, vous-même, dans ce projet ?

**B.G. :** J'avais 12 ans quand Spaggiari a fait son casse et j'habitais près de Nice. Pour moi, c'était une sorte de Robin des Bois, un héros absolu. Il me fascinait d'autant plus qu'il était entouré de mystère, de rumeurs, de légendes et qu'il a toujours échappé à la police. J'étais ravi que Jean-Paul ait envie de ressusciter tout ça. Mais, ce qui m'attirait le plus dans le projet de Jean-Paul, c'était d'aborder la face cachée de la montagne. La descente de ce gars qui a fait un truc extraordinaire dans sa vie. Qu'est-ce qu'on fait après un tel coup de génie ? Comment vit-on après ça ? Dès lors qu'il a touché le jackpot, il entame sa descente. Ça, ça m'excitait.

**V.G. :** Comment expliquez-vous le désir de Jean-Paul d'interpréter ce personnage ?

**B.G. :** D'abord, pour un acteur, c'est un très beau rôle, un personnage passionnant à jouer, qui a un côté Cyrano de Bergerac... Et puis, je pense qu'il y a de nombreux points communs entre eux. Leur origine, le miracle de la célébrité, le doute permanent, une façon aussi de croire à son destin...



**V.G. :** C'est vous qui avez poussé Jean-Paul à réaliser le film et pas seulement à l'interpréter...

**B.G. :** Au début, il était en effet seulement question qu'il joue Spaggiari. Et puis, plus on en parlait, plus on avançait dans notre travail, plus je me rendais compte qu'il avait une idée précise et singulière de ce qu'il voulait, pas seulement pour le personnage mais pour le film en entier. Son approche dépassait largement l'investissement d'un acteur pour un rôle... Je me suis dit - et je lui ai dit - qu'il était à mon avis le mieux placé pour réaliser ce film-là.

**V.G. :** Dès le départ, vous avez donc choisi de vous

concentrer sur la cavale plus que sur la biographie de Spaggiari ou sur le casse...

**B.G. :** C'était lié à ce dont Jean-Paul voulait parler et qui nous intéressait tous les deux... La gloire et la solitude, le panache et le pathétique, la fuite et le désir d'être reconnu, l'image publique et la réalité quotidienne... Comment vit-on à la fois célèbre et caché ? On trouvait aussi que la fin de sa vie était assez émouvante... Et

puis, sur le casse, il y avait déjà eu le film de Giovanni LES ÉGOUTS DU PARADIS qui était assez précis. D'ailleurs, je ne sais pas si notre film raconte le vrai Spaggiari, c'est plutôt la vision qu'on en a, nous. Celle d'un gangster en fin de course qui reçoit un journaliste en grande pompe et qui vit une dernière histoire d'amour. Peut-être que pour nous, il a été un prétexte pour raconter une histoire de fascination et de séduction autour d'un être hors du commun.

**V.G. :** À quel moment avez-vous décidé d'inventer un personnage de pure fiction - le «journaliste» joué par Gilles Lellouche ? N'avez-vous pas

hésité à mêler fiction et réalité ?

**B.G. :** Notre thème de Spaggiari-vedette nous a mis sur la voie. Qui peut mieux avoir accès à une vedette qu'un journaliste de «Paris Match» ? Le désir d'être vu et interviewé était très important chez lui, vital même. Il était donc aisé d'imaginer que le meilleur moyen de l'approcher était d'utiliser le circuit journalistique. On s'est appuyés sur la réalité : quelques journalistes se sont liés d'amitié avec Spaggiari. Certains ont eu des relations régulières avec lui pendant sept ou huit ans, jusqu'à sa mort. Avec le recul, ça paraît d'ailleurs étonnant. On a été hallucinés de voir que Bernard Pivot, par exemple, avait pu faire une interview de lui sans être inquiété. Vous imaginez aujourd'hui, même si les choses ne sont pas tout à fait comparables, Ben Laden interviewé par Larry King ! Peut-être au fond que le désir de l'arrêter était assez... timide. Avait-il braqué, comme on l'a sous-entendu, des trucs compromettants dans les coffres ? Bénéficiait-il de protections particulières ?... En tout cas, une fois qu'on a pensé à ce personnage de journaliste, on n'a pas hésité, non, à mêler fiction et réalité. Cela rejoignait notre parti pris de départ. On ne voulait pas d'une bio traditionnelle, ni d'un film policier. On voulait être davantage sur les sentiments et l'émotion. Le film est presque conçu comme une longue interview, ponctuée de flash-back, à laquelle on a ajouté l'histoire de ce soi-disant journaliste et qui se révèle à lui-même au fur et à mesure de ses rencontres avec Spaggiari. Le dispositif de l'histoire était vraiment intéressant à trouver.

**V.G. :** Qui en a eu l'idée, Jean-Paul ou vous ?

**B.G. :** Disons que Jean-Paul savait de quoi il voulait parler à travers Spaggiari. Quant à moi, à la suite d'une rencontre avec un journaliste qui l'avait bien connu, j'ai eu l'idée de m'en servir. Et puis, en discutant, les choses se sont enclenchées !

**V.G. :** Comment écriviez-vous ensemble ?

**B.G. :** On parlait beaucoup, je travaillais sur la construction, j'écrivais le traitement, je lui faisais lire, on en rediscutait, on cherchait ensemble des idées, et ainsi de suite... Jusqu'à ce qu'on ait un récit d'une trentaine de pages. J'ai fait la première version, puis on est partis tous les deux à Nice et on a tout repris, on a travaillé sur les dialogues. Je me suis régalé à faire ça avec Jean-Paul.

**V.G. :** Quel compagnon d'écriture était-il ?

**B.G. :** À la fois jovial et exigeant. Il sait ce qu'il veut et tant qu'il ne le trouve pas, il continue de chercher. Il avait une telle envie de plonger dans ce sujet que c'était très inspirant et très motivant. Il m'a fourni de quoi bâtir une histoire formidable. J'étais surpris de voir à quel point il était engagé dans son premier film, à quel point il était exigeant. Il n'y a pas de dilettantisme chez lui malgré une apparence légèreté. Puis, bien sûr, il est très drôle. Ce qui est merveilleux car écrire ensemble, c'est un peu vivre ensemble.

**V.G. :** Quelles étaient vos principales difficultés pendant l'écriture ?

**B.G. :** La construction. On voulait être sûr qu'il n'y ait pas de problèmes de compréhension entre le récit au

présent et les nombreux flash-back...

**V.G. :** Le fait que des deux personnages principaux, l'un ait existé et l'autre non, est-ce que cela changeait quelque chose pour vous dans l'écriture ? Vous sentiez-vous plus libre par exemple pour le «journaliste» que pour Spaggiari ?

**B.G. :** C'était pareil. Ce qui était le plus passionnant, c'était justement d'inventer leurs rapports, d'imaginer



la confrontation de ce type qui vient de sa banlieue avec une vie sinon rangée, du moins un peu quelconque, face à cet homme hors normes qui, paradoxalement, lui montre la liberté, lui apprend la vie... Et de le voir peu à peu se laisser gagner par ce panache, se laisser toucher aussi par tout ce que ça cache, et se laisser troubler par cette histoire d'amour si forte... Spaggiari, c'est du gâteau pour un scénariste ! C'est un tel personnage ! Par exemple, j'adore, quand il emmène la fille à dîner, son dialogue avec le maître d'hôtel «À quel nom, la réservation ? - Spaggiari. - Comme le gangster ? -

Oui, comme le gangster !». J'ai beaucoup aimé aussi me pencher sur le cheminement intérieur du «journaliste», ses interrogations, ses questionnements sur l'attitude à adopter face à ce gars qui le fascine et face à cette femme qui le séduit...

**V.G. :** On sent d'ailleurs comme un trouble entre la compagne du gangster et le «journaliste»...

**B.G. :** Pour ça, il faut remercier Alice [Taglion]. Elle

noirs parce qu'il tentait de creuser des tunnels chez lui pour s'enfuir au cas où... Mais j'avoue que ce qui m'a fait le plus rêver dans son histoire, c'est cet amour pur qui va l'accompagner jusqu'à la fin. Malgré toutes ses zones d'ombre, malgré ses opinions douteuses - en 68, pour se distinguer, il rêvait de créer une internationale de l'extrême droite ! - malgré son côté étrange, volage, vantard, pauvre, fou, Julia, sa femme, l'a adoré. Peut-être est-ce nous qui fantasmons tout ça, mais je ne crois pas... Elle a continué à l'aimer, elle n'a jamais voulu en parler après. C'est pour moi la preuve de son amour. Disons peut-être justement que, pour moi, ce film est une manière de redonner la parole à cette femme qui n'a pas souhaité nous l'accorder... Il n'y a pas longtemps, j'étais en Italie où, apparemment, elle vit encore et j'ai beaucoup pensé à elle. Je me demandais si elle irait voir le film...

**V.G. :** Spaggiari, Le gang des postiches, Mesrine... Comment expliquez-vous ce «revival» au cinéma des gangsters des années 70 ?

**B.G. :** Peut-être, à travers ces bandits, est-ce l'expression d'une forme de nostalgie d'un rapport à l'argent différé. On le voit avec l'histoire de la Société Générale, l'argent n'a quasiment plus d'existence réelle, il s'est virtualisé. Il y a aussi sans doute la nostalgie du goût du risque et du sens de l'aventure qui étaient également d'une autre nature... Là encore, il suffit aujourd'hui de cliquer sur les ordinateurs de sa banque et on devient une vedette planétaire du jour au lendemain ! ■

**V.G. :** Aujourd'hui, avec le recul, qu'est-ce qui vous a le plus surpris dans l'histoire de Spaggiari ?

**B.G. :** J'ai été marqué, en plongeant dans la documentation, en écoutant les gens qui l'ont connu et rencontré, par ce destin, par cette angoisse aussi... Des journalistes racontent qu'il avait les ongles

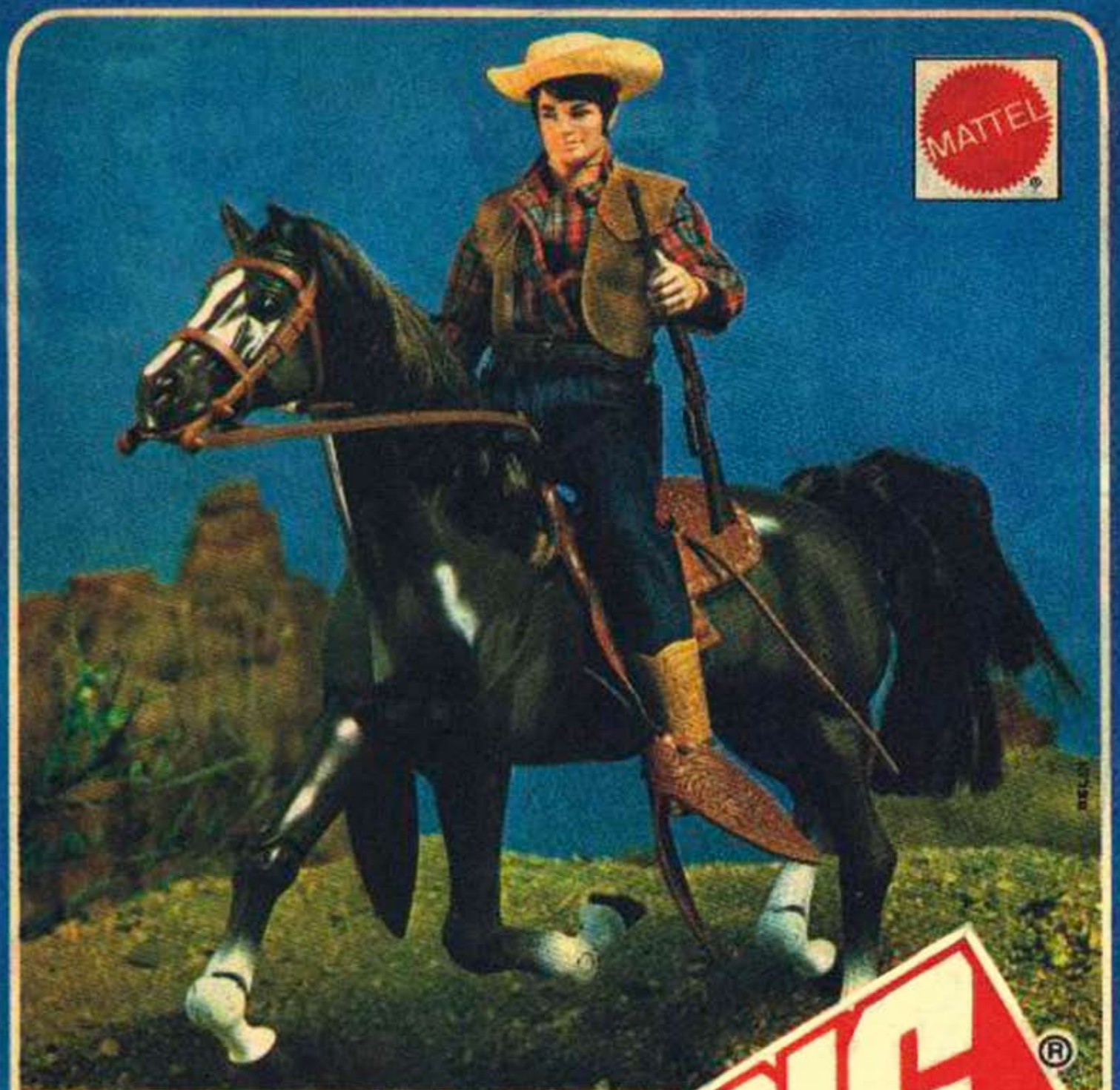
# Les listes : artistique et technique

## artistique

Jean-Paul Rouve  
ALBERT SPAGGIARI  
Alice Taglioni  
JULIA  
Gilles Lellouche  
VINCENT GOUMARD  
Maxime Leroux  
«68»  
Patrick Bosso  
LE TRUAND 1  
Anne Marivin  
LA FEMME FLIC  
Renan Carteaux  
RENAUD  
Jean-Philippe Puymartin  
LE COMMISSAIRE DRÉANT  
Pom Klementieff  
NHI  
Arsène Mosca  
LE TARGUI  
Denis Braccini  
LE TRUAND 2  
Eric Fraticelli  
LE TRUAND 3  
Eric Frey  
LE JUGE BOUAZIZ  
Florence Loiret-Caille  
NATHALIE GOUMARD  
Timothé Riquet  
BASTIEN GOUMARD  
Jean-Gilles Barbier  
LE MAIGRE  
Philippe Girard  
LE BIJOUTIER  
François Berland  
L'AVOCAT  
Stefan Liberski  
LE DIRECTEUR DE LA BANQUE  
Milan Argaud  
ALBERT SPAGGIARI À 14 ANS

## technique

Scénario et dialogues  
BENOÎT GRAFFIN  
JEAN-PAUL ROUVE  
Réalisateur  
JEAN-PAUL ROUVE  
Directeur de la photographie  
CHRISTOPHE OFFENSTEIN  
1<sup>er</sup> Assistant réalisateur  
MATHIAS HONORÉ  
Assistant caméra  
LUCAS LECONTE  
Chef décorateur  
GILLES GRAZIANO  
Chef costumière  
CAMILLE DUFLOS  
Chef opérateur son  
JEAN-MARIE BLONDEL  
Directeur de casting  
PIERRE-JACQUES BENICHOU  
Régisseur général  
MARTINE VERGNES  
Chef maquilleuse  
SOPHIE BENAICHE  
Chef coiffeuse  
JOËLLE DOMINIQUE  
Photographe de plateau  
ETIENNE GEORGE  
Producteur exécutif  
FARID CHAUCHE  
Chef monteur  
STAN COLLET  
Chef monteur son  
ALAIN FEAT  
Mixeur  
JEAN-PAUL HURIER  
Effets visuels  
ALAIN CARSOUX  
Musique originale  
ALEXANDRE AZARIA



## Quel galop !

Le prof. Obb et le méchant Boris se sont évadés en faisant sauter la passerelle sur le fleuve : qui récupèrera le million de dollars volé à la banque ?

Voilà un travail pour Big Jim et Tornado, le magnifique pur-sang au galop imbattable. Tornado aborde le fossé et d'un bond prodigieux, le franchit avec élan. Ce sera à présent un jeu d'enfant pour Big Jim de rattraper les deux bandits et de récupérer le butin. Tornado et Big Jim sont tes deux meilleurs amis pour des aventures au grand galop !

Tornado, cheval de Big Jim, est en vente dans ton magasin de jouets.

# BIG JIM

LE 19 JUILLET 1976,  
ALBERT SPAGGIARI  
DEVIENT UNE  
VEDETTE

**SANS ARMES  
NI HAINE  
NI VIOLENCE**



UN FILM DE  
**JEAN-PAUL ROUVE**

**JEAN-PAUL ROUVE ALICE TAGLIONI GILLES LELLOUCHE**

**SORTIE NATIONALE LE 16 AVRIL**